Le FILM

MONTREAL
Juillet 1958

10 cents

Les dernières nouvelles de Hollywood et de Paris
Radio et TV canadiennes — Un roman complet

MARIA SCHELL interprète le rôle de Grushenka dans "The Brothers Karamazov". Claire Bloom, Yul Brynner et Lee J. Cobb font aussi partie de la distribution.

le FILM

MONTREAL,
JUILLET 1958
39e année No 12

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT
"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

On a procédé à Londres à la distribution des *Oscars* anglais. Alex Guinness a remporté là aussi le prix pour son interprétation du rôle du colonel anglais dans *The Bridge of the River Kwai* et Simone Signoret a été proclamée la meilleure actrice étrangère, dans *Les Sorcières de Salem*. Ont été aussi nommés Mylène de Mongeot, Jean Gabin et sir Laurence Olivier • • • Leslie Caron, l'étoile de plusieurs films américains, n'a jamais voulu changer la couleur de ses cheveux, qui sont d'un brun foncé. Mais, lorsque Leslie s'est rendue à Londres, pour tourner son premier film anglais, *Anna*, le directeur a décidé que l'héroïne devait être blonde et Leslie s'est soumise à cette transformation, d'ailleurs très seyante • • • Lorsqu'André Michel décida de tirer un film du célèbre roman d'Hector Malo, *Sans famille*, le réalisateur savait parfaitement qu'il allait avoir à résoudre une très grande difficulté. Car Rémi, le héros de ce livre est âgé de sept ans. Il fallait trouver un garçon, de cet âge, capable de porter presque tout le poids de ce film. Il y est parvenu. Pour tous ceux qui verront le film, le petit Rémi aura désormais les traits émouvants et bouleversants de Joël Flateau • • • La nouvelle version de *Ben-Hur* sera, elle aussi, tournée en Italie et coûtera plus de dix millions. L'arène où se situe la course aux chariots sera assez veste pour contenir 20,000 personnages. Charlton Histon jouera le rôle-titre et Jack Hawkins celui de Quintus Arius, le commandant romain qui sauve Ben-Hur des galères • • • Rossana Podesta est venue à Paris chercher un partenaire français pour *Mara*, film que son mari Mario Vicario, produira. 1958, poursuit-elle, sera pour moi une année française puisque j'y tournerai deux films contre un à Hollywood • • • Forrest Tucker a renoncé aux «westerns» pour jouer le rôle de Beauregard Burnside dans le film de Warner Bros., *Auntie Mame*. Il partagera la vedette avec Rosalind Russell et personnifiera le mari de l'actrice • • • Henri Decoin fait part de ses projets pour les mois à venir. Après avoir terminé *La Chatte* avec Françoise Arnoul, il tournera *La Grande Bagarre* avec Eddie Constantine. Il s'agira pour Eddie d'un rôle entièrement nouveau sur lequel Henri Decoin garde encore le secret. Mais on croit savoir en revanche que Rossana Podesta serait l'interprète féminine de *L'Oiseau bleu* qu'Henri Decoin compte mettre en scène • • • Dorjs Day est la vedette féminine d'une comédie amusante *Teacher's Pet*, elle a comme partenaire et élève, en journalisme, Clark Gable Gig Young et Mamie Van Doren font aussi partie de la distribution • • • Il arrive parfois qu'un accessoire tienne dans un film un rôle capital et devienne la vedette de nombreuses séquences. Qu'on se rappelle plutôt le verre de lait de *Soupçons*, la clé des *Enchaînés* ou le téléphone de *Raccrochez, c'est une erreur*. Fidèle à cette tradition, qui ne se manifeste que dans les «suspenses» Henri Vidal confie ainsi à un magnétophone un rôle primordial et inquiétant dans *Une manche et la belle*, film tiré d'un roman de James Hadley Chase et dont Henri Vidal, Isa Miranda et Mylène Demongeot sont les vedettes • • • Glen Verdon et Ray Watson feront partie de la distribution de *Damn Yankees*, dont Tab Hunter est la vedette. Miss Verdon et Ralston reprendront à l'écran les rôles de cette comédie musicale qu'ils ont joués à la scène avec un tel succès • • • Charles Boyer, qui n'avait pas tourné avec Michèle Morgan depuis vingt ans, dans *Orage*, va l'avoir à nouveau comme partenaire dans *Maxime*. Ce film, réalisé par Henri Verneuil, d'après la pièce d'Henri Duvernois, donne également un rôle capital à Arletty ...

NOTRE COUVERTURE
STEVE FOREST et LILIAN MONTEVECCHI dans "The Living Idol".

HENRI VIDAL tient un rôle de premier plan dans un film inspiré de JAMES HADLEY CHASE : *Une manche et la belle*.

CHRISTINE CARRERE,

la Dominique de "Un certain sourire", est une comtesse authentique

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Il arrive assez souvent que des vedettes de renommée, nous venant d'Europe doivent, une fois à Hollywood, attendre leur second ou troisième film avant de reprendre ici leur rang d'étoiles. Christine Carrère sera peut-être l'irréfutable preuve du contraire dans son rôle de Dominique du roman de Françoise Sagan, "A Certain Smile".

Très connue en France pour ses rôles dans « Olivia », « Paris Chante toujours », « Caprice de Caroline », « Sang et Lumière » (son premier rôle d'étoile) « Cadet Rousselle », « Tout chante autour de moi », « Femmes libres », « Le Chemin du Paradis », « L'Amour descend du Ciel », « Don Juan », « Les Collégiennes », « Huit Femmes en Noir », Physiquement, elle n'a rien à envier aux Américaines les mieux douées : des cheveux cuivre-roux, de grands yeux bruns, un petit nez mutin, une bouche au sourire mystérieux, l'air extrêmement jeune, la taille élégamment féminine et beaucoup de grâce naturelle. Cet ensemble de personnalité très française est couronnée par une intrigante combinaison de timidité presqu'enfantine et de confiance en soi tout à fait adulte.

« C'est presque par accident, m'annonce Christine, que je suis venue à Hollywood. Hal Gefsky, agent américain, vint un jour à Paris et fit une visite à l'agent Jose Behars. Sur le mur se trouvait la photographie de la jeune actrice française. Gefsky, impressionné, se la fit remettre ainsi que plusieurs photos de tournage qu'il rapporta à Hollywood. Sachant que 20th Century Fox venait d'acquérir les droits sur le livre « Un certain sourire », et sûr que ce studio allait bientôt se mettre à la recherche d'une actrice française pouvant jouer le rôle principal, il s'en fut montrer sa trouvaille aux directeurs.

La réaction fut telle qu'ils se mirent sans tarder en communication avec Paris, pour un bout d'essai de deux scènes principales. Lorsqu'ils les requrent, ils furent d'accord : "That's the girl — that's Dominique". Longtemps avant le début du film, ils avaient trouvé l'héroïne. Un contrat à long terme fut immédiatement adressé, par voie aérienne, à Paris. Christine le signa sans se faire prier. Quelques jours plus tard, elle s'envolait vers Hollywood, le 25 mai 1957. Aussitôt, elle se mit en voie de se préparer à son nouveau travail : l'étude de l'anglais surtout était l'essentiel, car elle avait fait ses preuves en art dramatique.

C'est à Dijon, capitale de la Bourgogne, fameuse pour ses vins, que Christine est née, le 27 juillet. Son père est le comte Ivan de Borde, gentilhomme-fermier ; sa mère, Suzanne de Gayffier, est maintenant acheteuse pour un grand magasin de Paris. Christine n'avait que trois ans lorsqu'ils se séparèrent. Bien que le titre

CHRISTINE CARRERE et ROSSANO BRAZZI dans une scène de *A Certain Smile*.

La vedette du roman de FRANÇOISE SAGAN paraît ici bien sérieuse, et ne sourit qu'à demi.

de noblesse de la famille ne peut être hérité que par un fils, Christine en porte le blason en bague. Elle fit son éducation dans trois institutions françaises : Notre-Dame des Anges, à Dijon, Saint-Honoré d'Eylau, à Paris, et elle fut diplômée à 15 ans, au Lycée de Versailles. « J'étais mordue du petit démon du cinéma, et rien ne valait pour moi une après-midi devant un écran, bien qu'alors je n'avais aucun soupçon de devenir un jour actrice ».

Comme nous allons voir, cet enthousiasme cinématographique devait métamorphoser toute sa vie. Au cours de l'été de ses quinze ans, pendant qu'elle se préparait à son futur rôle de secrétaire par des études sérieuses, elle se rendit, un samedi après-midi, à une fête de charité, où elle espérait obtenir l'autographe de ses actrices préférées. Pendant qu'elle était occupée à chercher ses vedettes de choix, il arriva que 3 célébrités la remarquèrent : Noël-Noël, l'acteur français, et les directeurs Jean-Paul Paulin et Jacqueline Aubry. « Paulin me dit en m'apercevant : « Vous devez devenir actrice ». Jacqueline Aubry m'offrit aussitôt un rôle dans « Olivia ».

« Tout d'abord, ma famille se refusa à toute idée de ce genre ». Mais alors, comme aujourd'hui, Christine possédait un charme tout à fait féminin et irrésistible pour obtenir ce qu'elle désirait. Au bout d'une semaine, elle avait toutes ses permissions et passait l'épreuve du « bout d'essai ». « Dans « Olivia » je fis le tourment des caméramen, car mon inexpérience dramatique m'empêchait de comprendre l'importance de bien envisager la caméra. La moitié du temps je lui tournais le dos ».

Entre ses premiers rôles elle s'employa au modelage, ce qui lui fut un excellent entraînement. Elle joua surtout les jeunes filles amoureuses, tantôt amusantes, tantôt tragiques. « L'une d'elles était aveugle, l'autre était danseuse, vous dira-t-elle, et je fis aussi Cendrillon ».

Comme la plupart des jeunes filles françaises, aussi bien de France que du Canada, elle n'a pas négligé l'art culinaire. Elle peut aussi coudre ses vêtements. En cuisine, le soufflé au fromage serait sa spécialité. « Je n'aime pas la couleur verte. Je m'en éloigne comme d'un porte-malheur ». Par contre, le bleu dans toutes ses teintes lui semble un talisman.

Cette jeune personne professe une opinion très arrêtée sur les gens qu'elle rencontre. « J'abhorre les insincères, les prétentieux qui se vantent de tout et de rien. J'aime l'honnête affabilité des Américains des deux sexes ».

A l'instar des jeunes filles de son âge, il lui arrive de jeter ses sentiments sur des pages et des pages, en de courtes nouvelles qu'elle n'a pas encore eu l'audace ou le courage de confier à la publicité. Ses auteurs préférés sont naturellement des Français : André Roussin, Jean Giraudoux, André Gide, Colette. Son roman américain favori est "Gone With The Wind". Elle vous nomme volontiers ses vedettes préférées : Cary Grant, William Hol-

[*Lire la suite page* 27]

Tels qu'ils sont...

par CECILE LEMIEUX

Routes diverses : On dit que tous les chemins mènent à Rome. Sans vouloir, en aucune façon, établir un rapprochement entre la Ville Eternelle et la Capitale du Cinéma, on peut affirmer que nombreuses et diverses sont les routes qui conduisent dans les studios de Hollywood. On aurait tort de croire qu'un acteur s'est préparé dès sa jeunesse à suivre une carrière dramatique. Il est évident qu'il existe parfois une relation assez logique entre les antécédents d'un acteur et la place qu'il occupe dans le monde du cinéma. Ainsi, il a pu jouer dans un cirque, chanter ou danser du rire music hall, interpréter un rôle dans un sketch de radio ou de télévision, et mieux encore sur une scène de théâtre. Nombreux sont ceux qui ont fait leur début au cours d'une soirée collégiale, et qui ont été orientés par ce premier succès.

Un bon nombre d'acteur de cinéma sont d'authentiques universitaires et ont eu jadis l'ambition d'exercer une profession bien différente de celle qui est aujourd'hui la leur.

Ainsi, James Stewart a eu un degré en architecture ; Gregory Peck et Spencer Tracy ont étudié la médecine, et c'est à la suite d'une joute oratoire entre étudiants que ce dernier se décida à changer son fusil d'épaule. Gary Cooper a été dessinateur pour un journal du Montana ; William Holden a été chimiste dans le laboratoire industriel de son père ; Henry Fonda a été journaliste ; Eileen Hechart (qui a tenu magnifiquement le rôle de la mère dans *The Bad Seed*) avait débuté dans l'enseignement ; Karl Malden a été instructeur sportif dans un collège.

On pourrait multiplier ces exemples, mais ceux-ci suffiront à établir le fait que les routes les plus variées ont conduit les acteurs à Hollywood, et il semble bien que la plupart n'aient pas eu lieu de le regretter.

Leurs enfants : On croit d'ordinaire que les enfants riches, en général, et ceux des acteurs, en particulier, sont les plus heureux du monde. Il est vrai que parmi les familles fixées à Hollywood et aux environs, il se trouve des enfants très choyés — pour ne pas dire très gâtés — qui suivent des cours dans des écoles particulières extrêmement coûteuses. Chose surprenante, leur cas est exceptionnel. Les parents ont presque tous eu la sagesse de comprendre que leurs rejetons étaient, plus que d'autres, exposés à se monter la tête, à se croire plus importants ou plus intelligents que leurs camarades, et qu'il serait excellent pour eux de suivre les cours d'une école publique.

[*Lire la suite page* 32]

GARY COOPER a jadis été dessinateur pour un journal du Montana.

ELIZABETH TAYLOR a eu la double ambition de réussir dans sa carrière d'actrice et aussi d'être riche . . .

Connaissez-vous

DANIK PATISSON?

On n'a jamais dit d'elle qu'elle était une starlette. Les critiques, les courriéristes, les chroniqueurs unanimes à célébrer ses mérites ne l'ont jamais appelée autrement que «la jeune comédienne Danik Patisson».

Il y a deux ans, personne ne connaissait son nom. Elle se faisait, il est vrai, appeler Dominique Aubray et ne faisait que de courtes apparitions dans des films mineurs. Elle n'avait pas la vocation du cinéma mais celle de la danse et c'est au Châtelet qu'elle avait fait ses premiers pas comme petit rat. Jean Gourget était venu la dénicher là alors qu'au cours de Mlle Salomon elle s'initiait à l'entrechat et au jeté-battu. On la remarqua peu dans *Maternité Clandestine*, guère plus dans *Mam'zelle Nitouche*, et dans *Le Pain Vivant*. Son premier vrai petit rôle, elle l'interpréta dans *Les Duraton*, et sans doute aurait-elle continué quelque temps encore à se contenter de donner trois ou quatre répliques dans des films de moyenne importance, si Léonide Moguy grand découvreur de talents, ne l'avait choisie parmi une centaine d'autres pour tenir le premier rôle de *Le Long Des Trottoirs*.

C'est encore Léonide Moguy qui la fit tourner dans *Donnez-Moi Ma Chance* avec Nadine Tallier et Michèle Mercier. Elle a pour lui la reconnaissance de la jeune comédienne à qui l'on a justement donné sa chance. Elle a aussi beaucoup de respect pour l'amour qu'il a de son métier. C'est lui qui lui a enseigné les vertus du travail. Elle pense que le métier de comédienne n'est pas toujours doré et qu'il demande des efforts et de la persévérance. Elle entend le faire consciencieusement. Mais elle voudrait bien ne plus être cataloguée, ne pas jouer nécessairement les garces ingénues ni les fillettes pleurnichardes. Son rêve : un grand show musical, un de ces films de danse comme les américains nous en ont donné de nombreux où la France s'essaie depuis peu avec bonheur et où Danik pourrait utiliser ses dons de danseuse. De la danseuse elle a le port de tête, le geste élégant, la démarche souple et cette aisance qui lui permet de masquer un grand fond de timidité.

Elle entretient d'ailleurs soigneusement sa forme grâce à la culture physique et s'astreint chaque dimanche à une matinée de footing au Bois de Boulogne. Mais sa silhouette mince, ses longues jambes et ses attaches fines ne doivent rien au régime jockey auquel s'astreignent trop d'aspirantes vedettes.

Elles ont pourtant contribué à faire de Danik Patisson l'une des jeunes comédiennes les plus élégantes du Cinéma Français.

Deux récentes photos de DANIK PATISSON. Cette jeune vedette est une découverte du réalisateur de Léonide Moguy qui la fit tourner dans un film au titre prometteur : *Donne-moi ma chance*.

Radio

CKAC, une colonie radiophonique de Sa Majesté Béatrice première

Sur le trône de l'immense empire de la radio et de la télévision, règne une bien gracieuse souveraine: Béatrice Picard. Le sceptre de cette royauté lui a été confié par le vote populaire, c'est-à-dire par des milliers d'admirateurs.

Cet insigne honorifique de la royauté, Béatrice se l'est vu décerner, en bonne partie, par les nombreuses auditrices du programme quotidien R.S.V.P. diffusé par une des principales colonies de son royaume, CKAC. D'un commun accord, on s'est plu à reconnaître, non seulement son talent de comédienne et d'animatrice, mais aüssi son travail consciencieux et son attention soutenue à parfaire cette intéressante émission destinée à l'élément féminin.

Inutile d'insister sur l'attrait du programme quand on sait que toute femme prend plaisir à entendre parler d'élégance, de décoration intérieure, d'art culinaire et de mode enfantine. Par ailleurs, il faut ajouter que la femme moderne est quelque peu exigeante, qu'il faut lui apporter, même sur les ondes, du nouveau, toujours du nouveau. Pour cela, il s'agit d'écouter R.S.V.P. une seule fois à l'antenne de CKAC, pour se convaincre que notre Reine, en dépit de ses multiples occupations, est constamment à l'affût de la nouveauté des éléments dits: *mode en perspective*. Maman elle-même, elle est en mesure de donner de précieux conseils au sujet du soin des poupons et de certains problèmes pédagogiques.

Le Programme

Est-il nécessaire de rappeler la facture du programme? On sait qu'il traite surtout de quatre sujets que Béatrice Picard estime très importants. Cependant, elle ne va pas à l'aventure mais cherche à deviner les problèmes qui préoccupent ses auditrices. Toutes sont invitées à lui soumettre leurs questions par écrit. Naturellement, les lettres s'accumulent vite, il faut parfois attendre son tour, mais aucune n'est déçue. Chaque après-midi, une correspondante entend, par le truchement des ondes de CKAC, la réponse à sa demande.

Bon partenaire

Il nous vient à l'idée, tout à coup que l'animatrice de R.S.V.P. nous en voudrait sûrement de ne pas associer, dans cette chronique, le nom de son camarade de l'air: Errol Malouin, à ce programme. En effet, aux conseils de Béatrice, il apporte le côté divertissant, et n'hésite pas à la seconder lorsqu'il est en mesure d'ajouter quelque suggestion ou de trouver le mot approprié. Disons que ces deux asso-

[*Lire la suite page* 33]

BEATRICE PICARD, couronnée Reine de la radio, du cinéma et de la télévision, photographiée dans un studio du poste CKAC, au début de son émission R.S.V.P.

Télévision

350e anniversaire

Gérard Morisset nous invite à le suivre dans le vieux Québec

Le 3 juillet 1608, Samuel de Champlain établissait au pied du Cap Diamant les bases d'une ville qui allait devenir le berceau de la civilisation française en Amérique.

Le feu d'artifice qui a clôturé la journée de la Cité de Québec a été réalisé sur le Cap Diamant. C'est une autre initiative du Comité d'organisation des fêtes du 350e anniversaire de la fondation de Québec. Plusieurs se rappellent que lors des fêtes de 1908, un spectacle du même genre avait été présenté et avait obtenu un succès phénoménal. Il en a été ainsi cette année. On assure que ce fut là le feu d'artifice le plus grandiose à être présenté sur le promontoire de Québec. En plus d'iriser le ciel de milliers de couleurs, il a présenté de nombreuses figures célèbres de notre histoire dont celle de Samuel, le fondateur dont nous célébrons les mérites cette année et la reproduction du navire qui le transporta de France jusqu'à Québec, *le Don de Dieu*.

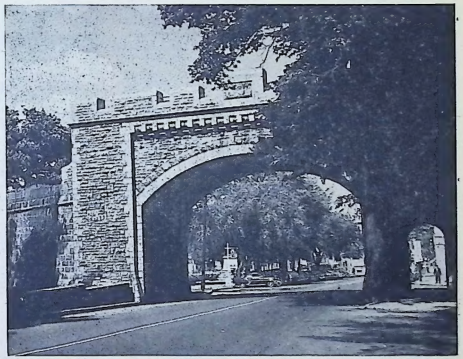
Comme on le voit, les Québécois n'ont pas manqué de célébrer fastueusement le 350e anniversaire de la fondation de leur ville.

Dans le but d'associer toute la population canadienne aux manifestations qui marquent cette date historique, Radio-Canada présente aux téléspectateurs depuis le 2 juin, à 10 h. 30 du soir, et jusqu'au lundi 21 juillet, une série de huit émissions intitulées : *Le Vieux Québec*.

Animé par Gérard Morisset, conservateur du Musée de la province de Québec, ce programme, abondamment illustré de prises de vues et de documents inédits, évoque les aspects les plus intéressants de la vie historique ou artistique de la vieille capitale.

Les causeries de Gérard Morisset permettront aux téléspectateurs de faire un tour d'horizon de la ville de Québec, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

[*Lire la suite page 27*]



Ci-dessus, la Porte Saint-Louis. — Ci-contre, plan de Québec en relief par Jean-Baptiste Duberger, 1805-1810. (Cliché Inventaire des oeuvres d'art).

Nouvelles et Anecdotes

Deux sons de cloche

— Je n'aime pas la radio, dit Yves Robert à un journaliste, c'est un moyen d'expression insuffisant, et le micro me donne un trac paralysant. — Moi, enchaîne sa femme, Danièle Delorme, je trouve que la radio est pour une comédienne un moyen merveilleux de dire de beaux textes, et de jouer des personnages qu'elle n'aurait pas autrement eu la possibilité d'incarner : ainsi, on m'a fait jouer devant le micro la Sainte-Jeanne de Bernard Shaw... Et puis, la radio a longtemps été mon seul gagne-pain ou presque. Je lui en garde une grande reconnaissance.

Rare talent

Marlon Brando est très fier de son habileté à varier son accent tout en parlant sa propre langue. Ainsi, il parle comme un Américain du Sud dans *Sayonara*, et comme un Allemand dans *The Young Lions*. Il aura bientôt l'occasion de montrer son talent pour s'exprimer comme un Espagnol, car William Goetz veut faire de Brando le héros de son film : Hermando Cortez, le conquérant du Mexique. Brando aurait comme partenaire Ava Gardner, dans le rôle d'une princesse Aztèque.

Dans une scène de duel, GINA LOLLOBRIGIDA a refusé de cacher son visage sous le masque traditionnel.

Nouveau titre

Les étudiants de l'université d'Edimbourg en liesse ont intronisé leur nouveau recteur, la vedette de l'écran : James Robertson Justice. Il doit cet honneur au fait d'être à la fois Ecossais 100 pour cent et un ornithologue distingué : c'est un grand spécialiste de la chasse au faucon. Il était jusque-là célèbre comme acteur : partenaire de Françoise Arnoul dans *Thérèse Etienne* et de Brigitte Bardot dans *Doctor at Sea*. S'adressant aux étudiants Justice a affirmé : « Vous m'avez donné le plus beau rôle de ma vie ».

Repos dominical

Jean Simmons, l'étoile de *Home Before Dark*, a le don de disparaître chaque fin de semaine, lorsqu'elle tourne un film. Le vendredi soir, elle se retire dans son appartement de Wilshire Boulevard et dort jusqu'au moment où elle doit se présenter au studio, le lundi matin.

Cadeau

Gabrielle Dorziat déclare : — Les années qu'une femme soustrait de son âge ne sont jamais perdues : elle les ajoute à celui de ses amies.

Opinion

Les actrices anglaises, dont Anne Heywood sont en faveur de la jupe courte. — « Si vous avez la chance d'avoir de jolies jambes, dit l'une d'elle, pourquoi les cacher ? « Quant à June Laverick, elle trouve que la jupe aux genoux force les femmes à porter des souliers et des bas impeccables.

Transformation

Claire Bloom, la partenaire de Charlie Chaplin dans *Les Feux de la Rampe*, vient de tourner deux films avec Yul Brymner et est revenue complètement transformée. Elle, si timide et effacée qu'on l'appelait « le petit rat », ne porte plus de chignons surannés, mais des cheveux courts en tempête, met un manteau de fourrures tapageur et des bijoux. Elle a pris de l'assurance et quand des indiscrets lui parlent mariage elle répond : « Ne me posez pas des questions idiotes ».

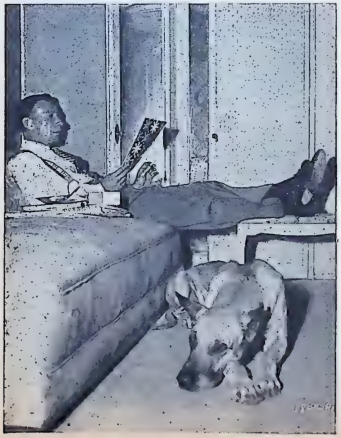
Artiste

On avait confié à Orry Kelly la tâche délicate de dessiner 24 toilettes éblouissantes pour Rosalind Russell, dans le film *Auntie Mame*. On pourra remarquer qu'il n'y a pas une seule robe-sac dans cette importante collection, et que toute la garde-robe est différente des toilettes portées par Rosalind Russell lorsqu'elle a joué *Auntie Mame* à la scène.

LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME . . .

ROCKY, le minuscule caniche de DEBBIE REYNOLDS, peut tenir dans une pantoufle. — Tout au contraire, le danois de JOSE FERRER, Cuddles, ne pèse pas moins de 165 livres.

Une paire d'amis : TIM HOVEY et la chienne Mitzi que l'on a vus ensemble dans *Man Afraid*. — L'actrice allemande, CORNELL BORCHESS, qui a été la partenaire d'ERROL FLYNN dans *Istamboul*, avec son chien Skippes.



HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Amis d'hier et d'aujourd'hui

La conversation que je viens d'avoir avec Dorothy Malone m'a réchauffé le coeur. Il arrive souvent que les souvenirs d'amitié parsemés le long de notre sentier d'adolescentes ou de jeunes filles se perdent au cours des années. C'est une des lois de la nature que l'on subit avec regret, bien qu'il eût peut-être été assez facile de cultiver certaines amitiés réelles que l'on a semblé oublier. Dorothy n'a pas perdu de vue ses camarades d'autrefois. « J'aime à me rappeler Dallas, où j'ai grandi, comme ma ville natale (Hollywood n'est que ma seconde ville). Les amis de mon enfance, de mes années d'études, sont toujours dans mon coeur. Je suis heureuse de les retrouver lorsque je retourne, chaque année, revoir ma famille, et je me tiens en contact de correspondance avec quelques-unes encore. Hollywood exige tant de ses pensionnaires, qu'il leur arrive souvent de négliger ces parcelles de bonheur, ces liens tangibles qu'il est pourtant heureux de retenir. « Je m'intéresse à mes amis d'autrefois et je suis satisfaite de savoir que ma vie présente ne les laisse pas indifférents, au contraire. Je connais plusieurs gens de cinéma qui possèdent la richesse et la renommée, plusieurs relations sociales, mais qui n'ont à peu près pas de vrais amis. Ce dont je ne pourrais me passer... Ma demeure de Beverly Hills est égayée par la visite de celles qui sont restées mes amies, à travers les années. « Pour Dotty, c'est une façon de conserver le bon équilibre ».

The show must go on

Après un mois de solitude, suivant le décès de Mike Todd, son mari, Elizabeth Taylor est revenue continuer sa carrière, à son studio MGM. A 7.30 a.m., elle reprit son rôle dans *Cat on a Hot Tin Roof*. Pâle et amaigrie de dix livres, elle ne put retenir son émotion devant sa loge que ses partenaires, la direction du studio, et les employés avaient remplie de gerbes, surtout de violettes, sa fleur préférée.

Nouvelles de partout

Ann Lockhart, 4 ans, petite fille de feu Gene Lockhart, et fille de l'actrice populaire de la TV et du théâtre, June Lockhart, débute dans *Tumbleweed*, dont le tournage se fait actuellement au Nouveau Mexique. — Mel Ferrer sera co-vedette avec Harry Belafonte et Inger Stevens dans *The End of the World*. — Ernest Borgnine sera co-étoile de Glenn Ford dans *The Badlanders*. — Alec Guinness sera

Le jeune DAVID LADD joue avec son père, ALAN LADD, dans *The Proud Rebel*.

LESLIE CARON, habillée et coiffée de façon à incarner Gigi, la jeune héroïne de Colette.

vedette de *The Scapegoat* d'après le roman de Daphné Du-Maurier. Le film est tourné en France et en Angleterre. — Maria Anoul, actrice sensationnelle d'Europe fait partie de *The Journey*, avec Deborah Kerr et Yul Brynner.

Modeste antécédent

S'il vous est assez souvent arrivé de prendre le taxi, à New-York, il se peut que vous ayez eu l'occasion de vous faire voiturer par Morris Miller qui fait son début de cinéma à Warner Bros, dans *Stake out on Dope Street*. Son métier de chauffeur de taxi, nous dit-il, n'était qu'un accessoire vers une carrière théâtrale où il espérait atteindre le succès. Pendant quelques années, ce furent les courts monologues, les petits rôles, les étapes éloignées. Son rôle de *Giolio* dans Studio One, à la TV le lança. Le jour suivant lui vinrent deux offres de Broadway. Il choisit le pire (une pièce qui dut fermer après quelques jours). Enfin vint l'appel de Hollywood. Sans autres préliminaires, il devient étoile dans son premier film. Bien qu'il vous dise que la vue d'un taxi le déprime encore un peu, il assure que l'expérience en valait la peine. «J'ai appris beaucoup de choses de ma clientèle».

Films de Boyer

Les projets de vacances outre-mer de Charles Boyer semblent reculer devant lui. A leur place il a accepté deux films dont *Maxime* avec Michèle Morgan, et *Le Mariage de Venise* avec Martine Carol. Ce dernier film tourné en Italie.

L'art toujours en vogue

Immédiatement après son film *The Fly*, à 20th Fox, Vincent Price est parti pour une cinquième tournée à travers les principales villes des Etats-Unis, où il donnera des causeries sur l'art. Vincent assure que plus de 90,000,000 personnes visitent les galeries d'art, en Amérique, annuellement. Le Journal de Wall Street, lui-même, évalue que les argents investis dans les oeuvres d'art sont au second plan après les placements dans les puits d'huile.

Contrastes

La brunette Jean Simmons est enthousiaste devant la perspective de se voir en cheveux gris pour son rôle de *Home Before Dark*, pendant que la rousse Rhonda Fleming admet qu'elle se sent déprimée de devenir blonde pour le même film. Jean nous dit qu'il lui est facile de s'évader du monde entier et de son métier, au cours des fins de semaines. «Je quitte le studio le vendredi soir, je rentre dans mon antre, (un luxueux appartement du boulevard Wilshire) où j'oublie le monde entier en dormant pratiquement chaque minute jusqu'au lundi matin.»

Une chose à la fois

Venetia Stevenson nous assure qu'elle ne lit jamais un scénario avant d'avoir terminé le film dans lequel elle tourne. «Je n'aime pas à mêler mes caractères, et je crois que cette lecture nuirait à ma puissance de concentration sur le caractère que j'incarne actuellement. Elle vient de filmer *Violent Road*, drame des chauffeurs de camions transportant des cargos explosifs.

Le même talent

Rosalind Russell fut l'une des premières vedettes que je rencontrai, il y a vingt ans, à mon arrivée à Hollywood. Son talent lui a valu plusieurs palmes depuis. Après son succès à Broadway, elle termine le film *Auntie Mame*. Par-

VENITIA STEVENSON, dans une scène du film d'aventures : *Island of Lost Women*. — **DOROTHY MALONE**, dans sa belle maison de Beverly Hills, n'oublie pas parents et amis du Texas. Son plus récent film : *Too Much, Too Soon*.

TAB HUNTER a personnifié un aviateur américain blessé pendant la première guerre mondiale, dans *Lafayette Escadrille*. — JEAN SIMMONS tient un rôle émouvant et difficile dans le film des studios Warner Bros., *Home Before Dark*.

mi les nombreux scénarios qui lui sont offerts, elle optera peut-être pour *Arround the World With Auntie Mame* que le romancier Patrick Dennis vient de lui adresser, et qu'il lui a dédié.

Poussière d'étoiles

Ingrid Bergman qui vient de filmer *Indiscreet*, avec Cary Grant à Londres, révèle à ses collègues de la scène qu'elle possède deux personnalités bien contraires. D'un côté je me sens une nature bohème, tandis que l'autre partie de ma personnalité est tout à fait différente. Sans doute cela me permet-il d'interpréter plus facilement divers caractères. — *A Certain Smile* donne à Joan Fontaine et Rossano Brazzi l'occasion d'un tour de France, où une grande partie de ce roman est filmé. — Erin O'Brien est partie pour Londres où elle fait l'essayage des costumes qu'elle portera dans *John Paul Jones* qu'elle tourne avec Robert Stack.

Dans la peau du loup

Pendant une semaine entière, Tab Hunter envisagea la vie portant une cicatrice de trois pouces au-dessous de l'oeil droit, afin de ressentir ce qu'éprouverait un homme qui a reçu une telle blessure. Je voulais aussi me rendre compte de la réaction du monde devant une telle cicatrice, et le sentiment subconscient que j'en éprouverais. Simple manière de rendre plus honnête sa caractérisation d'un aviateur américain blessé au cours de la première guerre, dans *Lafayette Escadrille*.

Truc enfantin

Les enfants ont parfois des moyens qui instruisent les adultes. Lorsqu'il s'agit de verser des larmes au cinéma, les uns pensent à des choses tristes, les autres se font simplement vaporiser du menthol dans les yeux. Le jeune David Ladd, fils d'Alan, 10 ans, possède sa propre recette lorsqu'il s'agit de pleurer, dans *The Proud Rebel*. « Je me tire les cheveux jusqu'à ce que ça fasse très mal », confesse David.

Impressionnant

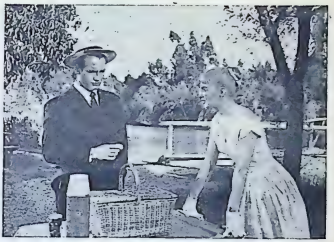
Un des plateaux le plus impressionnant que j'ai vu à Hollywood, pour un western, est celui construit par Paramount pour *Showdown at Gun Hill*. Le coût en est de $100,000.00. Le bourg contient un chemin de fer, un hôtel, une taverne, maison de pension, forge, magasin général, bureau du shérif, prison, restaurant et bureau de poste, comme dans tous les westerns.

Dernière nouvelle

Warner Brothers vient de recevoir la lettre suivante de deux fumistes de l'Arizona : « La présente vous annonce notre prise de possession de la lune d'après des titres de garantie enregistrés le 17 février 1958, dans le comté de Maricopa, Phoenix, Arizona. Nous apréciérions recevoir de vos nouvelles si vous êtes intéressés de faire une location en ces lieux pour votre industrie ». Warner nous assure n'avoir encore aucun scénario exigeant un voyage chez Mme la Lune.

Sur les écrans français et américains . . .

Dans *The Proud Rebel*, ALAN LADD refuse de vendre son chien berger à JAMES WESTERFIELD.



JOANNE WOODWARD et PAUL NEWMANN, vedettes du film *The Long Hot Summer*.

DANIELLE DARRIEUX et ROBERT LAMOUREUX, sont partenaires dans le film *La Vie à deux*.

L'actrice italienne ANTONELLA LUALDI et l'actrice française MICHELE MORGAN, dans *Méfiez-vous, fillettes*.

Une scène de *Sheepman*, avec SHIRLEY MAC LAINE et l'acteur canadien bien connu, GLENN FORD.

Dans *The Story of Mankind*, CECIL B. DE MILLE nous présente Napoléon Bonaparte et l'impératrice Joséphine.

Notre roman d'amour complet

L'IMPRUDENCE D'UNE NUIT D'ETE

par R. DELVART

CHAPITRE PREMIER

D'UN mouvement rageur, Ginette ferma sa fenêtre, par où pénétraient, dans sa petite chambre, en plus de la lourde chaleur de cette journée estivale, les refrains à la mode et les airs de jazz hurlés par un pick-up placé à la terrasse d'un café regorgeant de consommateurs.

C'était jour de fête et, le soir, la Butte serait tout illuminée en l'honneur de la Muse élue le matin même par un jury d'artistes et de poètes montmartrois.

— Et dire que cela va durer jusqu'à minuit, jeta-t-elle sur un ton exaspéré, et cela, pour la seule satisfaction de ses nerfs, car elle était seule et personne ne pouvait entendre ses justes réclamations.

Jamais, depuis qu'elle avait été obligée, après la mort de son père, qui les laissait, elle et sa mère, dans une situation assez précaire, d'accepter cet emploi de dessinatrice dans une usine de la banlieue parisienne, la jeune fille n'avait vu d'un aussi mauvais oeil une journée de fête qui, cependant, lui valait un repos supplémentaire.

C'est que, habituellement, ses vacances, courtes ou longues, elle allait les passer à Vernon, où sa mère s'était retirée dans la petite maison qu'elle avait héritée de ses parents. Or, la veille, au moment où elle achevait d'empiler dans sa valise les mille petits riens qui lui paraissaient être le strict nécessaire pour les trois jours qu'elle avait devant elle, un télégramme lui était parvenu, lui annonçant le décès d'une vieille tante et la priant de ne pas se déranger puisque Mme Lesdenay était obligée de partir pour Rouen, où les funérailles avaient lieu.

Trois jours de solitude, enfermée entre les quatre murs, sans même, pour se distraire, les petits potins de l'atelier, où dessinateurs et dessinatrices se trouvaient réunis et échangeaient, derrière le dos du surveillant, d'anodines plaisanteries, auxquelles Ginette prenait rarement part.

C'est qu'elle n'était pas encore tout à fait adaptée à ce milieu un peu libre, où les promiscuités journalières entraînent des relations faciles, des flirts plus ou moins poussés dont certains — cela avait été le cas pour l'une de ses compagnes — se terminent par un mariage, mais beaucoup d'autres par de brèves liaisons suivies de ruptures souvent pénibles.

« Un peu sauvage, la petite Lesdenay », avait-on coutume de dire quand on la voyait, aussi bien à midi qu'à dix-huit heures, s'éloigner de son pas léger et comme dansant, vers la station d'autobus, ne se mêlant à aucun groupe, déclinant toute invitation et même toute conduite, quand c'était un de ses camarades du sexe masculin qui en faisait l'offre.

Depuis deux ans, invraisemblablement, sa vie s'écoulait, laborieuse, avec la trêve des jours de repos qu'elle employait sagement à mettre en ordre son petit chez-soi : deux pièces des plus modestes au quatrième et dernier étage d'une maison bourgeoise déjà vétuste où ses parents avaient, depuis leur mariage, occupé un grand appartement qu'il avait fallu échanger contre ce logement minuscule mais suffisant pour la jeune fille.

Ginette aimait aussi se composer, à l'aide de coupons bouclés qui, dans l'ombre paraissaient d'un châtain foncé, mais où le soleil allumait de somptueux reflets d'or et de cuivre ; ses grands yeux, d'un gris nostalgique qui, lorsqu'ils s'égayaient, brillaient comme la nappe limpide d'un petit lac et que voilait l'épaisse grille des cils : des cils de star, mais sans artifice, avait coutume de dire Mme Lesdenay quand elle s'attendrissait devant le vivant chef-d'oeuvre dont elle était l'auteur. Un teint éblouissant de fraîcheur, des lèvres couleur d'oeillet rouge et des dents aussi régulières que les perles d'un collier. Avec cela, une taille délicieuse, svelte sans maigreur, et souple à entrer en compétition avec le légendaire roseau. Bien difficile aurait été celui qui aurait reproché à ce charmant visage, un nez un peu trop court et une bouche à peine trop grande.

« On ne peut ressembler à la Joconde ! » se disait Ginette quand elle s'examinait sévèrement dans une glace qui lui renvoyait ces infimes défauts. Avec cela, la plus raisonnable des jeunes personnes et la moins romanesque. D'ailleurs, en quittant la tendre mère dont elle ne s'était jamais séparée jusqu'à ce jour, Ginette, afin de calmer ses appréhensions et d'obtenir la permission d'accepter une situation qui ne lui paraissait pas difficile à tenir, car son coeur, jusque-là, n'avait battu pour personne. Quand il parlerait, ma foi, ce serait sans aucun doute en faveur d'un honnête garçon auquel elle pourrait, éprise et confiante, accorder sa main et donner le droit de la rendre heureuse toute sa vie.

En attendant, elle s'en voulait fort de n'avoir pas en espérant le fiancé rêvé, accepté la compagnie de quelques camarades dont elle avait, la veille, surpris les joyeux projets. Avec ces rythmes obsédants, elle ne se sentait pas le courage d'entreprendre quoi que ce soit et, pour un peu, au milieu de sa petite chambre, elle se serait mise à esquisser les tangos et les sambas que distillait, sans trêve ni merci, l'appareil infatigable.

La journée s'écoula ainsi. Quand elle s'accoudait à sa fenêtre, espérant respirer un souffle plus frais, c'était une atmosphère lourde, chargée de poussières et de relents de friture qui montait à ses narines. Pour se distraire de l'obsession, Ginette se mit à sa toilette. Elle avait, la veille au soir, achevé un amour de petite robe en rayonne d'un bleu très pâle, où s'éparpillaient de petits bouquets de roses et de marguerites. Un plissé de tulle mettait, autour du visage, sa note d'un blanc cru, si dure pour un teint qui n'aurait pas eu la fraîcheur du sien. Un grand chapeau de paille blanche, des souliers à lanières découpées complétaient la toilette qui était destinée à faire sensation dans la petite ville normande où sa mère avait dû se retirer. Les plis de la large jupe s'épandaient avec grâce et sa glace lui renvoyait une image « très ronde ». Cependant, une moue glissait de ses lèvres et son visage était celui d'un enfant prêt à pleurer.

Elle fit, découragée, quelques tours dans la pièce. Machinalement, ses yeux se portèrent sur la pendulette. Huit heures allaient sonner. Or, presque tous les magasins devaient être fermés. Tant pis ! Elle se contenterait d'une tranche de jambon et d'un gâteau, car la pensée de se présenter seule dans un

de ces restaurants encombrés d'une foule joyeuse ne l'effleura même pas.

Oublia-t-elle de quitter sa belle robe ou bien céda-t-elle à un mouvement de coquetterie ? Peut-être elle-même n'aurait su le dire. Devant la porte, la concierge avait installé une chaise afin de jouir elle aussi, des plaisirs que prenaient les autres. Elle salua la jeune fille et, d'un air admiratif, la complimenta :

— En voilà une toilette, mademoiselle Ginette ! Je parie que vous allez danser un peu. Oh ! les cavaliers ne vont pas vous manquer, j'en suis sûre. Vous ferez sensation au Moulin de la Galette.

— Je ne vais pas danser, madame Dubois, répondit Ginette d'un air légèrement offusqué, seulement prendre un peu l'air... Je rentrerai pour dîner.

— Naturellement. Oh ! pour une demoiselle comme il faut, vous êtes une demoiselle comme il faut... Quand même, il n'y aurait pas de mal à faire un tour de valse, mais, voyez-vous, le bal est fini, à cette heure. Il reprendra ce soir.

Une grande animation régnait dans la rue des Abbesses, tandis que les voies convergeant vers la petite place demeuraient désertes. Un peu étourdie par la forte chaleur qui semblait monter des pavés, Ginette résolut de faire une courte promenade. Elle gagna la rue des Martyrs, descendit vers les boulevards extérieurs. Comme elle allait tourner à sa droite afin de traverser la place Blanche et de remonter chez elle par la rue Lepic, elle eut l'impression d'être dévisagée avec insistance par l'un des consommateurs assis à la terrasse d'un café. Sagement, elle pressa le pas. Quelques minutes s'écoulèrent. Gracieusement, elle évoluait parmi les groupes, parfois arrêtés sur le trottoir. Elle marchait de l'allure hâtive de quelqu'un qui a un but.

— Mademoiselle ? murmura une voix au timbre caressant.

Du premier coup d'oeil, elle identifia le suiveur indiscret. C'était bien le même regard velouté et sombre qui, un instant auparavant, avait essayé de capter le sien.

— Mademoiselle, je m'excuse de me présenter aussi cavalièrement. Non, ne vous enfuyez pas ! Je comprends parfaitement que vous n'êtes pas une de celles qui se laissent aborder par le premier venu.

— Alors, si vous avez deviné cela, vous savez aussi que vous perdez votre temps !

— Qui sait ? Le hasard, parfois est un grand maître. En ce soir de fête, où tout est gaieté autour de nous, je suis seul, Mademoiselle, et il me semble que vous-même... Pourquoi ne réunirions-nous pas nos deux solitudes ?

— Parce que ce ne serait pas convenable et que je n'ai pas l'habitude de me faire mal juger.

— Par moi ? Oh ! vous n'avez pas à avoir cette crainte ! Quant aux autres.

MARLON BRANDO et MAY BRITT, une nouvelle venue, dans une scène d'un film qui confronte deux officiers américains et un officier allemand, au cours de la deuxième guerre mondiale.

D'un geste, il désignait le flot des passants qui, en effet, ne donnaient guère d'attention à leur dialogue.

— Adieu, Monsieur, fit la jeune fille très digne. Je dois rentrer chez moi. C'est l'heure du dîner.

— Envoyez un commissionnaire afin d'avertir que vous êtes invitée par une amie : ce sera un bien petit mensonge. Allons, un jour de fête, une jeune fille, même très bien, peut s'accorder quelque licence. Ecoutez mon programme ; nous dînons là-haut sur la butte. Il y a des auberges charmantes avec leur air vieillot et on n'y cuisine pas mal. Ensuite, on dansera. Je vous jure de vous rendre votre liberté à l'heure que vous fixerez vous-même. C'est dit ?

Tout en parlant, le tentateur n'avait pas quitté le bras de Ginette. Au contraire, son étreinte se faisait plus pressante. La flamme des grands yeux noirs — des yeux câlins et rieurs à la fois — brûlait le visage en feu de la petite et, surtout, ce qui la troublait, c'était la voix si chaude, si prenante, murmurant ces phrases banales en elles-mêmes, mais qui lui paraissaient tendres comme des aveux d'amour.

Avec cela, l'inconnu était très joli garçon ; un brun à la peau mate, aux cheveux laqués, vêtu d'un costume gris, un peu voyant, mais à la toute dernière mode... La grande chaleur, l'embrasement d'un glorieux coucher de soleil tout concourait à lui faire perdre la tête. Sans savoir comment, elle se trouva place Pigalle, assise à côté du jeune homme à la terrasse d'un grand bar. Une boisson glacée, mais terriblement alcoolisée, acheva d'obnubiler sa volonté. Maintenant, elle approuvait les projets de son compagnon, se contentant de répéter après lui.

— Bien sûr, un jour de fête, on peut bien se distraire, en tout bien, tout honneur, mais à minuit, au plus tard.

Il prit entre ses mains la petite main chaude et molle qui s'abandonnait et la porta à ses lèvres. Ginette souriait, emportée déjà en plein conte de fées.

— Je vous demande pardon : un mot à dire à un copain...

L'inconnu — elle savait seulement qu'il se prénommait André — se leva brusquement. Il avait fait signe à un garçon beaucoup moins élégant que lui qui, depuis un moment, avait pris place devant le comptoir.

Les deux hommes s'étant rejoints dans la salle de café, il y eut entre eux un court conciliabule, puis, ils se serrèrent la main et André revint s'asseoir auprès de Ginette. Un instant après, il donnait le signal du départ.

— Vous n'êtes pas fatiguée ? Nous allons monter à pied jusqu'à la place du Tertre ; mon auto viendra nous y chercher.

— Vous avez une auto ? s'exclama-t-elle, admirative et ravie.

— Naturellement. Je viens de donner l'ordre de me la conduire là-haut. Cela nous permettra, après le dîner, de faire un tour.

— Pas trop long, naturellement, car je dois rentrer...

— A minuit. Je connais la ritournelle, ma chère.

Ils suivaient les trottoirs toujours encombrés de la rue Lepic. A l'endroit de la courbe qui permet à cette voie de contourner le flanc de la Butte, qu'elle gravit en pente adoucie, la marche devint plus facile et, bientôt, ce fut une tranquillité provinciale qui les entoura. Des jeunes filles, vêtues de claires robes d'été, riaient aux éclats, devant l'entrée du Moulin de la Galette, avec des jeunes gens, tête nue, sous les dernières lueurs du couchant qui laquaient de reflets rouges ou violets les chevelures lustrées... Des vieillards gens causaient au seuil des maisons dont l'ombre bleue tombait sur les trottoirs. On côtoya l'oasis de verdure qui entoure le réservoir d'eau. Sur les durs pavés d'une pittoresque vieille rue où les étalages d'estampes, de poteries et d'antiquités, plus ou moins authentiques, débordent sur le trottoir étroit, Ginette faillit tourner ses fragiles chaussures et André dut la prendre par la taille pour qu'elle ne butât pas sur les cailloux. Le ravissement de la jeune fille fut à son comble lorsqu'elle se vit installée sous le petit dôme de coutil jaune et bleu d'un grand parasol, devant les deux couverts, si proches l'un de l'autre, que, sous la table, les jambes du jeune homme frôlaient ses genoux.

Ce fut André qui composa le menu, un menu qui parut à Ginette aussi délicieux que fastueux. De tous les cafés, de toutes les hostelleries qui entourent la petite place, des musiques, des chansons s'échappaient. Les reflets attadés du crépuscule s'éteignaient lentement, donnant le signal aux cordons lumineux qui tracèrent bientôt, tout autour des tables, des guirlandes multicolores. De grosses lanternes de papier, pareilles à des astres couleur de cuivre, complétaient l'illumination.

— Tout à l'heure, ce sera le couronnement de la Muse, l'embrasement de la Butte, tout comme dans « Louise », mais nous n'attendrons pas la fin, à cause de la bousculade.

Le café fumait dans les petites tasses, un accordéon égrenait une java, lorsque le garçon auquel André avait parlé dans le Bar de la place Pigalle, se fraya un chemin entre les tables et vint se planter devant celle où dînaient les deux nouveaux amis.

— Ça y est, la bagnole t'attend.

— Bon, je règle l'addition et on file.

— Comment, sans voir les feux de Bengale ? protesta Ginette, un peu déçue, car elle n'aurait voulu renoncer à aucune des réjouissances de cette mémorable journée.

— Toujours la même chose, petite. Depuis un moment, l'air est irrespirable : essence et poussière. Tout à l'heure, ce sera bien pis.

Elle n'osa protester. Précédés par le camarade d'André, ils louvoyèrent pour atteindre l'escalier qui descend vers la rue Gabrielle. Ginette ne pouvait s'empêcher de faire sur le nouveau venu, des réflexions désobligeantes. Il était vraiment très mal vêtu, et cette vieille casquette qu'il n'avait même pas retirée en lui parlant. Si celui qu'elle nommait déjà avec tendresse : « mon flirt » s'avisait de le prendre dans sa voiture, cela gâterait toute leur promenade.

Un nouvel escalier offrit aux pieds de la jeune fille, ses marches rapides. Elle eut conscience de se retrouver presque devant chez elle. A l'angle de la rue des « Trois-Frères », une élégante conduite intérieure peinte en gris attendait.

Gaiement, André ouvrit la portière, et, galamment, il s'inclina :

— Montez, princesse. Tu prends le volant, Bébert ?

Sans quitter la cigarette, plus qu'aux trois-quarts fumée, qui collait à sa lèvre inférieure, le dénommé Bébert prit la place du chauffeur tandis que les deux jeunes gens s'installaient dans le fond. On démarra presque silencieusement. Sans doute, André avait-il, d'avance, tracé à son copain un itinéraire. Evitant les endroits où déambulait la foule bon enfant des beaux soirs de Dimanche, l'auto, après de nombreux détours, se trouva sur le boulevard Péreire, sombre et désert ; puis, ce fut la Porte Maillot, avec la perspective illuminée de l'avenue de la Grande-Armée, Luna-Park, petite cité féerique du plaisir.

Au sortir de ces éblouissements, le Bois, très sombre, qui les happa, parut à la jeune fille plein de dangers et de redoutables mystères. Pourtant, elle n'osa montrer sa frayeur de crainte d'offenser le jeune homme qui lui avait donné sa parole d'honneur d'être le plus respectueux des camarades. Sous la soie légère du corsage, son coeur battait comme celui d'une biche aux abois et sa taille souple se raidissait au contact du bras câlin qui l'enlaçait... A la vérité, André tenait scrupuleusement sa promesse ; même, un peu d'étonnement se mêlait au trouble de la jeune fille. Elle le jugeait peu empressé, alors qu'au restaurant, il l'avait étourdie de compliments et de déclarations tendres. Maintenant, il semblait absent, préoccupé de quelque chose qu'elle ne devinait pas. Il lui arrivait de mettre la tête à la portiè-

re ou de se retourner afin de regarder par la vitre arrière, comme s'il avait redouté d'être poursuivi. On traversa tout le Bois dans ce silence qui, à la fin commençait à être gênant. Au début, la jeune fille avait bien essayé de parler, cherchant à s'étourdir elle-même, mais le mutisme de son compagnon l'avait déconcertée et elle demeurait blottie dans son coin, se reculant le plus possible de celui dont le bras indifférent entourait toujours sa taille.

Sur le pont de Saint-Cloud, un véritable embouteillage se produisit. La Simca dut s'immobiliser à deux pas d'un agent qui réglait la circulation. André eut un si brusque mouvement, afin de se dégager, que le bouton de sa manchette s'accrocha à la ceinture de Ginette et faillit la déchirer. Il ne s'excusa même pas. Penché sur le siège du chauffeur, il échangeait quelques mots rageurs avec lui.

— Espèce de gourde, tu ne pouvais pas prendre un autre chemin ? c'était à prévoir qu'il y aurait foule !

— T'en fais pas, vieux frère, sur le Pont de Neuilly, ç'aurait été du pareil au même.

— Fallait prendre par Levallois, triple andouille !

Le ton de colère froide, l'accent aussi, la surprenaient. Brusquement, elle venait d'avoir la révélation d'un autre homme, si différent de celui que son imagination avait paré de tous les charmes, de toutes les qualités et cet homme nouveau lui faisait peur.

D'un geste spontané, elle chercha à ouvrir la portière mais, avant qu'elle y soit parvenue, la voiture avait démarré. Très doucement, elle roulait parmi le flot des autres véhicules. Il eût été facile à la jeune fille de sauter, d'appeler au secours. Elle n'osa le faire, ne voulant pas imposer à son compagnon une humiliation, peut-être injustifiée, et se rendre volontairement l'objet d'un pareil scandale.

Maintenant, la voiture, contournant le parc de Saint-Cloud, prenait la direction de Sèvres. Timidement, Ginette osa protester :

— Nous sommes déjà loin et vous m'avez promis de me reconduire avant minuit. Retournons, je vous en supplie.

— Retourner, mon petit, répondit André qui avait repris son air câlin et sa voix de charme, vous n'y pensez pas ! Il y a à peine vingt minutes qu'on roule et on a tant de choses à se dire, nous deux.

Il chercha à l'attirer vers lui, mais elle se recula. L'enchantement était rompu. Seule, au pouvoir de ces deux inconnus, elle demeurait tremblante et sur la défensive. André, d'ailleurs, n'insista pas et, cherchant surtout à l'apaiser :

— Ne soyez pas inquiète. Nous allons rentrer tout à l'heure, comme je vous l'ai promis.

A ce moment, le camarade d'André se retourna et, de son ton gouailleur, il prit part à la conversation.

— Rentrer, moi, je ne demande pas mieux, mais il y a un obstacle.

— Un obstacle ? s'écria la jeune fille de plus en plus apeurée.

— Oui, le réservoir est à sec. On n'a pas d'essence pour deux kilomètres.

Entre ses dents, le bel André se mit à jurer sourdement.

— Alors, insista Bébert, qu'est-ce qu'on va faire ?

— S'arrêter devant le premier poste d'essence.

— Facile à dire. Tu as de l'argent ? Moi, je n'ai pas un radis.

— Zut ! j'aurais dû passer chez moi, prendre mon portefeuille ! Tout ce que j'avais sur moi a servi à payer l'addition !

— Goinfres que vous êtes ! Nous voici dans un joli pétrin ! Mais peut-être que Mademoiselle ?...

— Mais oui, je n'y pensais pas. Ma chérie, vous allez nous consentir ce léger service. Bien entendu, votre argent vous sera rendu. Vous avez confiance ?

— Oui, oui, balbutia-t-elle sans conviction, mais, moi non plus, je ne dois pas avoir grand'chose.

Instinctivement, elle serrait entre ses petits doigts frémissants le fermoir de son sac. Elle venait de se souvenir qu'elle y avait, la veille au soir, déposé un billet de cinq mille francs, ses économies de deux mois qu'elle se fai-

JANE POWELL costumée en vue de fêter le four de l'Indépendance américaine, le 4 juillet. Mais les mêmes couleurs ne conviennent-elles pas aussi à célébrer notre 1er juillet et le 14 juillet de la République française ?

sait une joie d'apporter à sa mère. En dehors de ce billet, son sac ne devait contenir que de la monnaie. Elle s'apprêtait à en faire le compte quand, d'un geste si prompt qu'il lui fut impossible de se défendre, André s'empara du sac. Avec une adresse de prestidigitateur, il en visita les compartiments, fit disparaître au creux de sa main la coupure de la Banque de France. Ginette, atterrée, la lui vit passer à son camarade.

— Avec ça, vieux frère, tu peux faire le plein, et en route pour la Côte d'Azur !

Ginette poussa un cri :

— Je ne veux pas !

Protestait-elle ainsi contre la façon désinvolte dont elle venait d'être dépouillée ou contre le projet qu'André venait d'énoncer ? Elle n'eut pas le temps de s'expliquer... Le regard dur, un rictus de colère aux lèvres, le garçon la saisit aux poignets.

— Maintenant, ma petite, il s'agit d'être sage. On va s'arrêter devant un poste d'essence ; pas un mot, pas un mot, pas un geste ou je t'étrangle !

Elle sentait un état redoutable qui lui serrait le bras. Elle osa, malgré la menace, protester encore.

— Je veux rentrer chez moi ! Vous me l'aviez promis ! Gardez l'argent, mais reconduisez-moi dans mon quartier, je vous en supplie !

— C'est entendu, quand on aura fait la provision de carburant, on te remettra en liberté ! Jusque-là, attention.

Il la rejeta brutalement dans le coin de la voiture. Elle s'y abandonna, consciente de son impuissance devant la tragique situation où une minute d'irréflexion l'avait conduite.

A droite de la route qui était celle conduisant à Ville-d'Avray, un garage dressait ses pompes à essence peintes en rouge et violemment éclairées... L'auto s'arrêta. Bébert, qui était descendu de son siège, fit la commande puis, en attendant que le réservoir soit plein, il se tint négligemment appuyé à la séconde portière qu'André venait d'ouvrir.

— Avez-vous la monnaie de cinq mille francs ? questionna le premier, tout en montrant au garagiste le beau billet de Ginette ?

Tandis que le garçon rentrait dans la maison, André, enjambant rapidement le siège de devant, se trouva face au volant, tandis que Bébert demeurait accoté à la portière. Un regard menaçant avait fait comprendre à Ginette qu'elle devait garder le silence. Cependant, elle fut sur le point de protester quand elle vit l'antipathique compagnon du bel André étendre la main et s'emparer du sac qu'elle avait gardé sur ses genoux. Une pression sur son épaule la contraignit au silence que, d'ailleurs, un ordre bref lui imposait.

Le garagiste revenait, les mains pleines de coupures. Au moment où il se trouva devant l'auto, le sac de Ginette glissa à terre.

— Oh ! Je sac de ma femme, s'écria le jeune homme d'une voix faussement inquiète.

Le garagiste s'était immédiatement baissé. Alors, ce fut une scène brutale qui laissa la pauvre fille sidérée et glacée de terreur.

Bébert, d'un coup de poing, avait atteint à la nuque le malheureux garçon qui roula sur le sol, inanimé, et, avant que, de l'intérieur du garage, vide peut-être à cette heure, on ait pu se rendre compte du drame, il sauta dans la Simca qui démarra à toute allure, conduite maintenant par André.

— Là, fit ce dernier, comme se parlant à lui-même, voilà de l'essence qui ne revient pas trop cher le litre et quelques tafiots de plus pour voir venir.

Dans son coin, Ginette, à bout de nerfs, venait d'éclater en sanglots. Cela parut contrarier beaucoup Bébert, lequel, s'adressant à son camarade :

— T'entends, mon pote, v'là les grandes eaux. On a pourtant dépassé Saint-Cloud et c'est pas encore Versailles ! Tu sais, moi, comme bonne d'enfants, je manque de vocation. Qu'est-ce qu'on va faire de cette souris ? Rien que de l'entendre pleurer, ça me fend le coeur.

André ne répondit pas. Durant quelques kilomètres, la conduite intérieure, rageusement, continua à suivre la grande route, puis elle tourna à droite, ralentissant un peu son allure folle... Une obscurité de plus en plus dense l'environnait. Ginette comprit qu'on était au milieu d'un bois et elle crut sa dernière heure arrivée. Elle en éprouva, sur le moment, moins de crainte que de soulagement...

Enfin, cela allait en être fini de cet atroce cauchemar, fini des appréhensions et des dégoûts, fini de la terreur qui lui mettait aux tempes une sueur d'agonie.

La voiture, cahotant sur un sol labouré d'ornières, fit une manoeuvre dont la jeune fille ne comprit pas tout de suite le but... En effet, profitant d'un endroit où deux chemins forestiers se croisaient, la Simca venait de tourner sur elle-même, puis de s'immobiliser.

— Descends, ordonna d'une voix dure celui en qui la romanesque fille avait cru deviner une incarnation du prince charmant.

Bébert avait ouvert la portière et, s'effaçant pour lui permettre de passer :

— Descendez, princesse. Vous en serez quitte pour attendre l'aurore. Elle vient de si bonne heure en cette saison, et puis, vous entendrez chanter les petits oiseaux. Quand il fera jour, prenez droit devant vous et demandez la gare de Ville-d'Avray. C'est la plus proche. Bonne nuit, princesse. Nos respectueux hommages. Si vous aviez été plus à la page, mon ami vous aurait emmenée vers des pays enchantés. Tant pis pour vous... Ah ! un conseil. Tâchez d'être discrète ; ça vaudra mieux pour nous tous, et n'oubliez pas que vous avez joué votre petit rôle dans la plaisanterie de tout à l'heure...

Il avait repris sa place. La portière se referma avec un bruit mat et le feu rouge de la Simca commença à s'éloigner, puis il disparut derrière des taillis où le phare creusait une voix lumineuse. Et ce fut le noir, le silence, la solitude absolue pleine de périls et d'épouvante.

II

Tout d'abord, c'est à peine si la pauvre petite s'était rendu compte de la situation dans laquelle elle se trouvait... La fuite de ses redoutables compagnons avait été, pour elle, un tel soulagement qu'elle ne réalisait guère ce qui allait se passer ensuite. Ce fut seulement lorsqu'elle tenta de retrouver son chemin qu'elle eut notion de la cruauté que les deux bandits avaient commise en l'abandonnant, ainsi, au plus profond d'un fourré. La route forestière, que l'auto avait suivie, se guidant à la lueur de ses phares, devait être à peine frayée, car il lui était impossible de la découvrir. Ses pas foulaient l'herbe des sous-bois, ou bien, elle venait buter contre les ornières, dont les récentes chaleurs, succédant à une période pluvieuse, avaient durci les arêtes. Des branches épineuses s'attachaient à ses vêtements et, déjà, l'étoffe légère de la jolie robe fleurie devait être en lambeaux.

Elle s'arrêta brusquement, croyant avoir entendu un glissement tout proche parmi les branches et les feuillages, puis, complètement découragée, elle se laissa tomber sur le sol, tapissé de feuilles sèches.

Où irait-elle, d'ailleurs, et à quoi bon poursuivre ces d é c e v a n t s efforts ? Quelle direction prendre ? Elle ne savait même plus de quel côté avait disparu le feu rouge, et l'aurait-elle su, comment se présenter, à cette heure tardive, sans un sou dans sa poche, et comment rentrer chez elle, puisque la clé de son petit logis était perdue avec tout le reste. Ce fut seulement l'évocation de son sac jeté à terre qui rappela à son trouble, la phase la plus dramatique de son aventure.

Elle revit, aussi nettement que si la scène s'était déroulée devant ses yeux une seconde fois, le poste d'essence et ses globes lumineux, l'homme rappor-

tant quatre billets de mille francs et de plus petites coupures, le geste criminel et le malheureux s'écroulant sur le trottoir. C'était miracle si la portière basse n'avait pas, en se refermant, fracassé le crâne du garagiste, si les roues n'avaient pas broyé le pauvre corps sans connaissance. Et maintenant qu'elle y réfléchissait mieux, elle se sentait envahie par l'épouvante d'un acte dont on la considérerait évidemment comme la complice.

Pleine de honte et d'effroi, elle se dit qu'il valait mieux demeurer là, terrée, comme une bête aux abois, que de s'offrir à la curiosité malveillante des hommes et à la sévérité des lois.

Frissonnante dans l'humidité qui montait de la terre gorgée d'humus, le visage ruisselant de larmes, Ginette, meurtrie par les racines du grand arbre au pied duquel elle était tombée, voulut découvrir un endroit où se mieux cacher encore et, soudain, elle eut l'impression d'un tapis de gazon au lieu des aspérités du sol parsemé de branches mortes. Comme ses jambes se dérobaient sous elle, elle se laissa choir et eut la surprise de sentir, derrière ses épaules, comme le dossier d'un banc. Sa tête lasse put s'appuyer à la pierre et elle en éprouva un réel soulagement. Enfin, comme elle était à bout de nerfs et à bout de forces, une sorte de détente s'opéra, ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux encore pleins de larmes et un sommeil bienfaisant s'empara d'elle.

III

"Mon Dieu ! que faites-vous là, Madame ? Êtes-vous blessée ? Répondez-moi, je vous en conjure ! Sous le contact d'une main posée sur son épaule et qui la secouait légèrement, afin de la tirer de son engourdissement, Ginette ouvrit les yeux. D'abord, un indicible étonnement s'empara d'elle. Que voulait dire ce décor inhabituel ? Au lieu de sa chambre au clair papier fleuri, une atmosphère glauque l'entourait. Un dôme de verdure tenait lieu de plafond. Son corps, toût courbaturé d'avoir dormi sur la dure, lui faisait mal. Elle jeta un regard tout autour d'elle. En même temps qu'elle se découvrait allongée devant une grille, au-delà de laquelle on découvrait la perspective d'une allée de tilleuls, elle aperçut, penché sur elle, le visage anxieux d'un jeune homme et, derrière lui une auto qui stationnait. Ce simple tableau suffit pour réveiller ses souvenirs, mais aussi ses alarmes.

Sa première pensée fut que son redoutable compagnon de la veille avait envoyé l'un de ses camarades afin de la tirer de sa pénible situation. Sa crainte en devint plus vive.

— Que venez-vous faire ici ? Je n'ai besoin de personne et je ne vous suivrai pas une seconde fois. Vous pouvez aller rejoindre celui qui vous envoie !

— Mais, Mademoiselle, je vous prie de croire que personne ne m'envoie et que je ne me doutais guère, en rentrant chez moi à une heure aussi matinale, que je vous trouverais, dormant en travers de ma porte.

— Votre porte ? Vous demeurez ici ?

— Au bout de cette allée : vous pouvez distinguer la maison, entre les arbres.

— Alors, ce n'est pas M. André ni son camarade Bébert qui vous ont dit de venir ici ?

— Personne ne m'a rien dit et j'ignore parfaitement les gens dont vous me parlez. Ce sont, sans doute, des amis à vous ?

— Des amis !

Les lèvres de la jeune fille se mirent à trembler et le nouveau venu ne put se méprendre à l'expression pathétique des beaux yeux qui se fixaient sur lui.

— Ces gens vous ont fait du mal ? Vous avez peut-être été victime d'une agression ? questionna-t-il doucement.

— D'une agression, répéta Ginette presque machinalement. Non, ce n'est pas moi...

Peut-être allait-elle dénoncer les deux mauvais garçons, mais elle se souvint de leurs menaces. Elle cacha son visage défait entre ses doigts et, parmi les sanglots qui la secouaient, elle murmura : « Ah ! c'est affreux !

Le jeune homme comprit qu'un drame venait de se passer et, déjà, la victime lui paraissait infiniment sympathique. Il lui fit une douce violence pour la forcer à se mettre debout.

— Vous ne pouvez demeurer là, Mademoiselle. Entrons chez moi. Vous vous y réchaufferez, car vous grelottez, dans l'humidité du petit jour et vos légers vêtements sont déjà trempés par la rosée. Venez, vous m'expliquerez ensuite ce que je puis faire pour vous.

Avec un regard effaré et anxieux, elle se laissa conduire, mais au moment où son compagnon voulut la faire monter dans sa voiture, elle eut un mouvement de recul.

— Non, non, pas en auto ! Jamais plus !

Il insista, mais elle fut inébranlable. Alors, il dut se résigner à ranger sa voiture de l'autre côté de la grille, qu'il referma. Soutenant Ginette, dont les jambes ankylosées avaient peine à la porter, il la guida, le long de la belle avenue, jusqu'au perron d'une assez vaste villa dont la façade blanche s'élevait sur un fond de massifs d'arbustes et de fleurs.

Maintenant que la réaction se faisait et qu'elle réalisait la situation, Ginette aurait voulu refuser l'aide de cet

Vous vous sentirez MIEUX ! Vous paraîtrez MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

› REMPLISSEZ ce COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

inconnu, ne pas renouveler l'imprudence qui l'avait conduite là, mais sa détresse était si profonde, sa faiblesse si grande, qu'il lui semblait qu'elle serait morte si quelqu'un n'était venu la secourir. Elle se trouva donc installée dans un élégant petit salon sans avoir même élevé une protestation. Autour d'elle, le jeune homme — elle le trouvait très bien, mais, en raison de son erreur précédente, elle se méfiait désormais de son jugement — s'empressait, la servant lui-même.

Il l'obligea à boire un grog bouillant, qu'il était allé confectionner à la cuisine. Malgré cela, la pauvre petite continuait à être secouée de frissons. Son hôte s'alarma :

— Vous êtes transie, mon enfant, et vous avez sans doute pris une grosse fièvre à dormir ainsi à la belle étoile. Vos vêtements sont trempés ! Il faut vous changer et vous coucher.

Elle eut un recul, voulut se remettre debout et fuir, mais ses membres courbaturés lui refusèrent tout service. L'inconnu se fit plus persuasif encore et, comme s'il avait deviné les craintes de Ginette :

— Là, vous voyez, vous ne feriez pas deux mètres sans tomber. Il faut accepter mon offre. Elle vous choque parce que vous croyez que je vis seul ici. Détrompez-vous. Après-demain, ma mère, Madame Deligny et ma sœur Angèle, seront de retour. D'ici là, je vais appeler Marie-Rose, la femme du jardinier. C'est elle qui assure le service quand toute la famille n'est pas réunie sous son toit. Ah ! j'oubliais de me présenter moi-même : je me nomme Charles Deligny.

Toutes ces paroles parvenaient vaguement à l'intelligence de Ginette. Sa tête, maintenant, la faisait beaucoup souffrir. Elle se renversa parmi les coussins que son sauveur venait d'entasser derrière elle et ne reprit conscience qu'environ une demi-heure plus tard...

A sa grande surprise, elle se retrouva dans la bonne tiédeur d'un grand lit inconnu, douillettement enveloppée dans un pyjama qui ne lui appartenait pas. A son chevet, se trouvait une femme entre deux âges, au visage doux et sympathique, laquelle paraissait guetter son réveil. Tout de suite, elle appela :

— Monsieur Charles, voici la petite demoiselle qui a ouvert les yeux ! Venez vite.

Le jeune homme ne se fit pas répéter deux fois l'invitation. Il se pencha à son tour sur la malade.

— Comment vous trouvez-vous, maintenant ? J'ai téléphoné à un docteur.

Cette nouvelle eut le don de plonger Ginette dans l'épouvante. Pourquoi appeler un inconnu, attirer sur sa personne l'attention déjà en éveil de la Police ? D'un autre côté, pouvait-elle demeurer ainsi, sans prévenir sa mère, sans dissiper l'inquiétude qu'éprouverait certainement sa concierge quand elle s'apercevrait que sa locataire, si régulière, si rangée, avait découché et n'était même pas de retour à son domicile... Quel scandale pour la brave femme qui la connaissait dès l'enfance.

Et pourtant, devant ces yeux si clairs, ce regard si pur, même durant le débat intime qu'elle avait soutenu en son for intérieur, la conviction l'envahissait que sa protégée ne pouvait être ni malhonnête, ni coupable ! Alors, gravement, il lui prit la main, et la tenant sous son regard, plein de loyauté, il affirma :

— Il faut avoir confiance en moi, mademoiselle, il faut tout me dire !

— Tout vous dire ? Oh ! je ne pourrai jamais ! J'aurais honte devant vous, si bon, si...

Elle ne trouva pas le mot et se mit à rougir ce qui la rendit encore plus charmante, dans le désordre de ses beaux cheveux à reflets d'or.

— Il le faut ! C'est le seul moyen de me donner la possibilité de faire quelque chose pour vous. Et je voudrais tant vous être utile.

Le ton était si fervent qu'elle n'eut pas le courage de résister. Elle était parvenue à cette minute de désarroi où l'on ne compte plus sur soi-même mais sur quelque miracle et, véritablement, l'intervention de Charles Deligny lui en paraissait un.

Ses larmes s'étaient remises à couler et, avec de pauvres mots entrecoupés de sanglots, elle dit tout : son isolement durant ces fêtes qu'elle avait espéré passer dans la douceur du logis maternel, la déplorable rencontre et l'imprudence qu'elle avait commise. Elle décrivit le dîner fin, l'arrivée de Bébert, mais quand il lui fallut en arriver à l'abominable scène de l'attentat, le courage lui manqua. De ses deux mains, elle avait caché son visage, rouge de honte, et les mots ne sortaient plus de ses dents serrées. Par bonheur, Charles Deligny qui, la veille, s'était attardé avec des camarades, avait, au cours de son retour matinal, entendu parler de l'audacieux coup de main dans un petit café sur la route où il s'était arrêté afin de prendre une boisson chaude... La Sûreté, alertée, avait déjà téléphoné un peu partout le signalement des bandits et celui de l'auto qui avait été dérobée, croyait-on, la veille au soir, non loin de la place d'Anvers.

La victime, heureusement, en avait été quitte pour de fortes contusions et l'on supposait que l'arrestation des jeunes bandits était une question d'heures car des indices importants avaient été recueillis.

Ces indices, Charles se le demandait, n'était-ce pas la présence de la passagère qui les avait fournis ? A l'heure actuelle, la Police avait peut-être déjà fouillé son appartement et, si elle s'y était trouvée, nul doute qu'elle ne fût sous les verrous.

Cela, Charles ne le voulait pas. De tout son être, il se sentait attiré vers cette enfant dont la sincérité, à son avis, ne faisait aucun doute... Sa cause, il la faisait sienne et il élaborait, dans sa tête, tout un plan de défense et de salut.

— Ne pleurez pas ! Je devine tout ce que vous n'avez pas la force de m'avouer. L'attaque du poste à essence, sur la route de Versailles...

— Oui, ce sont eux. Ah ! Monsieur, si vous saviez !...

Elle lui expliqua la manoeuvre à laquelle son sac avait servi. Décidément, les choses se compliquaient.

— Ginette, avez-vous confiance en moi ? Croyez-vous que je sois votre ami ?

Elle lui livra son beau regard de biche apeurée.

— Eh ! bien, le seul moyen de vous tirer de là, c'est de tout raconter à la police. Je vais vous laisser sous la garde de Marie-Rose. Quand le docteur que j'ai alerté se présentera, vous vous laisserez soigner bien gentiment, sans rien lui raconter de vos inquiétudes morales. Moi, je cours au Commissariat de Ville-d'Avray et j'exposerai toute la vérité.

— Et si on ne vous croit pas ? Si on vient m'arrêter ici, sous le toit de vos parents ?

— Je suis avocat, Mademoiselle Ginette ; je tâcherai de plaider éloquemment votre cause... En somme, il s'agit simplement de faire triompher l'innocence et, pour moi, la vôtre ne fait pas un doute.

Sa voix était si chaleureuse, son visage exprimait une telle conviction que la dolente Ginette se sentit toute réconfortée. Elle tendit la main à son sauveur qui la porta à ses lèvres.

— A ce soir, Mademoiselle Ginette ! Je vous apporterai sûrement de bonnes nouvelles.

Sans doute, tandis que sa protégée attendait — énergiquement soignée par Marie-Rose, — laquelle exécuta ponctuellement les prescriptions du Docteur auquel l'état de la malade n'avait point paru très grave — Charles Deligny mettait le temps à profit. A la vérité, il avait légèrement modifié le programme exposé à Ginette.

Tout d'abord, il s'était rendu rue des Abbesses et y avait fait une enquête personnelle. Ainsi qu'il l'avait d'ailleurs prévu, la Police l'y avait précédé ; mais, malgré la brutalité professionnelle des enquêteurs qui considéraient la compagne des bandits com-

me leur complice, la brave femme de concierge ne voulait pas admettre la culpabilité de sa locataire. Elle fut heureuse de pouvoir épancher ses opinions personnelles et, aussi, ses angoisses — car elle se disait qu'il avait dû arriver malheur à la jeune fille — dans une oreille complaisante.

Une communication téléphonique avec la mère de Ginette et une visite à l'usine où la jeune fille travaillait, confirmèrent à l'avocat, que son coeur ne l'avait pas trompé.

Le reste, pour lui, ne fut qu'un jeu. Quand il sortit de la P.J., il était parvenu à faire partager sa conviction au Commissaire spécial chargé de l'enquête. D'ailleurs, les deux gangsters qui s'étaient enfuis sur une voiture dont ils n'avaient pas eu le temps de maquiller le numéro, venaient d'être arrêtés dans la banlieue de Lyon. Ginette devrait subir l'épreuve d'une confrontation après celle d'un interrogatoire, mais Charles se promettait bien d'être à son côté et de lui insuffler le courage nécessaire.

« Du reste, le commissaire est un garçon intelligent ; il a parfaitement compris, expliquait à son retour le jeune homme à la pauvre enfant qui n'osait croire à un pareil dénouement. Il m'a promis que vous ne seriez même pas citée au procès. Je lui ai dit combien votre réputation m'était chère... »

— Que vous êtes bon et compréhensif ! Comment pourrai-je vous remercier ?

— Comment ? Oh ! j'ai dans l'idée que ce ne serait pas tellement difficile, à condition...

Il eut un sourire réticent et n'acheva pas la phrase commencée.

— A condition ?

Elle n'insista pas, prise par une autre pensée.

— Maintenant que je vais beaucoup mieux et que le médecin affirme que mon refroidissement n'aura pas de suites, il est nécessaire que je rentre chez moi.

Il hésita quelques secondes avant de lui répondre. Certes, s'il n'avait consulté que son désir, il n'aurait jamais laissé repartir la petite fauvette trouvée sur le seuil de sa porte, toute tremblante de peur et de froid, mais il n'avait pas menti. Le soir même, Mme Deligny et sa fille aînée, Angèle, seraient de retour. N'avait-il pas promis de venir les prendre à la sortie du train ? Comment leur expliquer la présence de cette jeune fille inconnue dans leur villa de Ville-d'Avray ?

Certes, la mère de Charles était une femme de coeur et dotée d'un esprit libéral. Cependant, l'histoire de sa protégée était si romanesque qu'il craignait une incrédulité qui aurait froissé la jeune fille, ou une suspicion, plus blessante encore.

Bien à contre-coeur, il dut se résigner à la séparation. La route du retour leur parut à tous deux, bien morne.

Ginette n'avait pu retenir ses larmes en disant au revoir, à l'excellente femme qui lui avait prodigué ses soins et à laquelle elle devait sa prompte guérison.

— Vous reviendrez, Mademoiselle Ginette ; pour ce qui est de vous revoir ici, je suis bien tranquille ! avait affirmé Marie-Rose, non sans un éclair de malice dans son regard qui allait du jeune homme, déjà assis devant son volant avec un air faussement détaché, à la jeune fille, impuissante à cacher son émotion.

Durant le trajet, ils n'échangèrent que de rares paroles. Charles avait eu la délicatesse de choisir un itinéraire tout différent de celui qu'elle avait parcouru en si dangereuse compagnie.

Ils se quittèrent un peu avant la maison où Ginette habitait. La rentrée de la pauvre petite fut plus mélancolique encore. Déjà, son aventure avait fait du bruit. Seule, la concierge, dûment stylée par Charles, continuait à prendre le parti de sa locataire, mais les voisins s'acharnaient à répéter qu'il n'y a pas de fumée sans feu et, tandis qu'elle franchissait la porte, des yeux curieux et malveillants, la toisaient de la tête aux pieds. Elle entendit même sortir d'une bouche féminine, cette remarque empoisonnée :

Une charmante nouvelle venue : SALLY ANN HOWES qui a été la doublure de JULIE ANDREWS dans la pièce à succès : *My Fair Lady*.

— Au fait, d'où vient-elle ? Des gens l'auraient recueillie ? Ce n'est guère vraisemblable. A mon avis, c'est en prison qu'elle a passé ces quarante-huit heures et elle pourrait bien y retourner d'ici peu !

Le front baissé, presque défaillante, elle gravit ses étages, n'ayant plus qu'une pensée, un désir : s'enfermer entre ses quatre murs, comme une bête traquée et y pleurer tout à son aise.

Quand la porte se fut refermée sur sa détresse, il lui sembla qu'elle se trouvait dans un lieu inconnu. Comme sa chambre lui paraissait triste et laide à côté du cadre délicieux de la villa, si riante et si gaie. En face d'elle, les façades grises, percées de fenêtres aux rideaux fanés. Où était le grand tilleul dont les branches odorantes, soufflaient jusqu'à son lit des bouffées de parfum ?

Machinalement, elle se regarda dans la glace. Ses traits étaient un peu tirés, ses paupières rougies l'enlaidissaient et sa robe, sa jolie robe bleu pâle, déchirée par endroits, chiffonnée par l'humidité de la nuit, salie au contact de la terre et des mousses, avait l'aspect misérable d'une défroque bonne à jeter au rebut.

La journée était avancée. Le coeur trop gros pour avoir faim, brisée d'ailleurs par l'effort qu'elle avait fait en se levant, à peine remise, Ginette se coucha, espérant trouver un peu d'apaisement dans le sommeil, mais le sommeil fuyait ses paupières, la fièvre faisait battre ses tempes. Quand elle fermait les yeux, c'était toujours l'image de Charles, qui se présentait, vivante, dans son souvenir ; Charles, dont tout la séparait, le rang, la fortune, et qu'elle aimait déjà de tout son coeur, de tout son être.

IV

Le lendemain, encore toute courbaturée d'un reste de grippe et, aussi, brisée par une nuit d'insomnie, Ginette eut cependant le courage de se lever à l'heure habituelle. Ne devait-elle pas se rendre à son bureau ? Mue par la force de l'habitude, elle accomplit comme un automate les gestes habituels.

Une seule infraction au programme, chaque jour le même : Au lieu d'aller prendre sa tasse de chocolat dans le petit bar dont elle était une des habituées, et où se retrouvaient chaque matin midinettes et employées, — jeunesse laborieuse du quartier — elle s'engouffra tout de suite dans le métro, évitant ainsi des rencontres qui lui auraient été pénibles.

Dès son arrivée à l'atelier, elle se rendit compte qu'elle n'y était pas accueillie comme de coutume. Là aussi, des regards sans bienveillance la dévisageaient et ses meilleures camarades évitaient de la saluer. D'autres s'écartaient d'elle comme d'une pestiférée. Quant au chef d'atelier, il avait écouté ses excuses sans répondre une parole.

Dans le bref compte rendu que Charles Deligny lui avait fait de ses démarches, il avait omis volontairement de lui dire que l'enquête policière avait précédé la sienne.

C'était surtout dans l'atelier de dessin où Ginette était employée, que les inspecteurs de la P.J. avaient exercé leur perspicacité.

A deux, ils avaient accablé de questions les compagnons de la jeune fille après avoir bouleversé le pupitre et forcé le tiroir où la dessinatrice enfermait quelques objets personnels.

Ah ! ils n'avaient pas eu la main légère, la chargeant déjà de tous les crimes, et il n'était pas étonnant qu'autour d'elle, un cercle de réprobation se soit formé.

Cachant les larmes qui lui brûlaient les paupières, elle voulut, cependant, se montrer brave. Puisque sa conscience ne lui faisait aucun reproche, pourquoi se serait-elle laissée abattre par l'injuste humiliation ?

Sans un mot, elle gagna sa place, mit un peu d'ordre dans les papiers bouleversés. Elle allait se pencher sur une minutieuse épure, lorsque la voix de la surveillante prononça son nom :

— Ginette Lesdenay, on vous demande à la Direction.

Le ton était sec, méprisant, même. Comme la jeune fille s'empressait

NOELLE ADAM a tourné dans *L'Affaire Blaireau* aux côtés de LOUIS DE FUNES. Ce film est une réalisation YVES ROBERT.

d'obéir, la femme ajouta, plus durement encore :

— Ramassez vos affaires. Ça vous évitera de repasser devant vos camarades.

— Alors, c'est pour me renvoyer ?...

Elle ne put achever, la gorge serrée par l'émotion.

— Faites ce que je vous conseille, et suivez-moi, Mademoiselle. Monsieur le chef du personnel vous attend.

L'entrevue fut brève ; en quelques phrases définitives, le chef du personnel annonça à la dessinatrice qu'elle n'avait plus qu'à passer à la caisse. On lui réglerait, pour toute indemnité, le mois commencé.

— Vous devez comprendre, Mademoiselle, qu'après le scandale dont vous êtes l'objet, votre place n'est plus dans une maison respectable.

— Mais, Monsieur, je n'ai rien à me reprocher. On s'est bien rendu compte de mon innocence. Je ne connaissais même pas les bandits dont j'ai été la première victime puisqu'ils m'ont dépouillée de l'argent que je portais sur moi.

— Vous raconterez tout cela au Juge d'instruction, Mademoiselle ; quant à moi, ces détails ne m'intéressent pas. Cependant, laissez-moi vous dire qu'une personne qui se promène la nuit dans une auto volée, en compagnie de deux gangsters, aurait mauvaise grâce à se poser en innocente et à accuser les autres de son propre malheur. Je vous salue, Mademoiselle.

Et, comme elle demeurait interdite, il lui montra la porte d'un geste dont la goujaterie la fit rougir, encore plus d'indignation que de honte.

Toute la journée, elle erra, devant elle, ne sachant que devenir. Cette place perdue, et dans de telles conditions, comment en retrouverait-elle une autre et que deviendrait-elle, seule, bientôt sans ressources ! Elle songeait aussi à sa mère dont elle était si fière de pouvoir, grâce à son travail, améliorer la situation. Parfois, une pensée atroce lui venait : celle d'en finir avec cette existence si cruelle pour les pauvres petites filles sans expérience et sans appui... Longtemps, elle demeura sur la berge de la Seine où sa course sans but l'avait conduite. L'eau glauque, que le soleil déclinant moirait de reflets mordorés, coulait lentement, agitée parfois par le passage d'un train de péniches qui laissait, après lui, des remous crêtes d'écume comme les vagues de la mer.

Ce serait si simple : elle attendrait la nuit, puis, elle se laisserait glisser doucement dans une flaque d'ombre dont la surface, à peine trouée, se refermerait sur son désespoir ; mais tout de suite, un nom montait à ses lèvres : celui de son sauveur...

Ne lui avait-il pas dit d'avoir confiance, ne lui avait-il pas recommandé de compter sur lui ? Ah ! si elle avait osé, comme elle aurait vite couru se réfugier sous son égide.

Ce fut à ce moment qu'elle se rendit compte qu'après avoir passé deux nuits sous le même toit que Charles Deligny, elle ignorait cependant l'adresse exacte de l'accueillante villa. Elle ne pouvait donc même pas songer à écrire, quant à aller trouver l'avocat, la pauvrette n'aurait jamais osé faire une telle démarche.

Elle regretta à ce moment, le mouvement de fierté qui l'avait empêchée de passer à la caisse, ainsi qu'on le lui avait conseillé si dédaigneusement.

Son estomac, à jeun depuis le matin, criait famine, ses jambes la soutenaient à peine et elle n'avait, dans son portemonnaie, retrouvé par bonheur dans sa chambre, qu'une somme dérisoire.

Avec beaucoup de peine, elle gagna une station de métro et fit le long trajet, serrée, bousculée par ses compagnons de voyage, sans rien sentir, telle une somnambule ou une hypnotisée. Elle passa, sans tourner la tête devant la loge de sa concierge, feignit de ne pas entendre son appel...

Elle n'avait plus qu'un désir : se jeter sur son lit avec l'espoir de ne jamais se réveiller...

La clé venait de tourner dans la serrure mais la porte n'était pas encore ouverte qu'une exclamation, partie de l'intérieur, fit croire à Ginette qu'elle dormait déjà.

— Ma chérie, enfin te voilà ! Si tu savais combien j'ai eu de l'inquiétude !

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00

OFFRE SPECIALE
(Pour 12 mois)

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ...	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

— OU A VOTRE CHOIX —

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

C'était Mme Lesdenay qui, repoussant la chaise sur laquelle elle était assise, tendait les deux bras à son enfant. Ginette s'y précipita en sanglotant.

Ce ne fut qu'un peu après cette scène d'attendrissement que Mme Lesdenay expliqua à sa fille cette merveilleuse présence.

— Tu comprends, ma petite, quand ce Monsieur qui paraît si bon et qui s'intéresse à toi, m'a téléphoné, hier, d'abord, je n'ai pas bien réalisé ce dont il s'agissait, mais quand j'ai lui les journaux de ce matin...

Ginette pâlit.

— Les journaux ? Ils parlent de l'affaire ?

— Naturellement. L'attaque d'un garagiste ! Un gros titre en première page.

— Et ils me nomment ?

— Mais oui, avec des commentaires ! Oh ! ces journalistes, tous des menteurs. Heureusement que ce bon Monsieur Deligny m'avait mise un peu au courant. Et il m'a même promis de les faire taire. Ah ! tu as de la chance d'avoir gagné l'amitié d'un si brave garçon. Et un avocat, qui te défendra. Mais ce n'est pas tout ça. Tu vas faire tes bagages, ma Ginette, nous partirons demain.

— Nous partirons ? répéta Ginette avec un peu d'angoisse malgré le réconfort que cette nouvelle aurait dû lui apporter.

— Mais oui, mon enfant chérie. Tu as besoin de vacances. Tant pis pour ta place.

— Ma place ! s'exclama Ginette. Et, non sans amertume, elle fit à sa mère le récit de sa dernière déconvenue.

A sa grande surprise, Mme Lesdenay ne parut pas éprouver une grande peine de ce que sa fille jugeait un irréparable malheur.

— Tout s'arrangera, ma chérie, j'en ai la conviction. Par exemple, il va te falloir bien du courage ! On a apporté pour toi, une convocation du Juge d'Instruction, mais tu n'auras pas de mal à lui faire comprendre la vérité. Et puis, il y a Monsieur Deligny, c'est bien ainsi qu'il se nomme ?

— Oui, maman. Il y a Monsieur Deligny !

La mère ne remarqua pas avec quelle ferveur Ginette, avait prononcé ce nom et combien elle semblait rassérénée depuis qu'elle n'avait plus la crainte de quitter Paris sans avoir revu son ami.

V

La grande espérance qui avait soutenu la jeune fille devait s'achever par une désillusion. Au Palais de Justice, dans l'antichambre qui précédait le cabinet du magistrat chargé d'instruire l'affaire de Ville d'Avray, Charles Deligny n'apparut pas.

Indifférence ? Certes non, mais il n'avait pas été avisé par le Juge. Celui-ci, n'ayant pas l'intention d'inculper de complicité la jeune fille, avait trouvé inutile de déranger son avocat.

Ce fut, pour Ginette, une douloureuse épreuve, bien que, du premier abord, elle ait pu se rendre compte que son innocence était bien établie.

Plus encore qu'aux démarches de Maître Deligny, elle devait son salut à ce que les deux coupables, dès leur premier interrogatoire, n'avaient fait aucune difficulté à confirmer les dires de leur première victime. Sur un seul point, ils n'étaient pas d'accord : Bébert s'obstinant à affirmer que le « prêt » des cinq mille francs avait été fait de la meilleure bonne grâce du monde par « la souris » que son camarade avait invitée à dîner.

« Une gosse pas à la page, Monsieur le Juge ! Elle chialait tellement qu'elle nous aurait fait repérer. C'est pourquoi on l'a déposée au creux d'un arbre !

André — un jeune dévoyé, né dans une milieu honnête — donna une version analogue du rôle joué par Mlle Lesdenay.

— Ce n'est pas parce qu'on est dans le bain qu'il faut y faire tremper cette jeune fille. Ça ne nous blanchirait pas, au contraire. Je pense qu'il nous sera tenu compte de notre franchise.

Une confrontation, bien humiliante pour la pauvrette, puis elle se vit accorder l'autorisation de quitter Paris jusqu'à la date qui serait fixée pour le procès où elle devrait paraître à titre de témoin.

Ginette avait quitté le Palais de Justice définitivement réhabilitée mais le coeur plein de tristesse puisqu'elle allait être séparée à jamais de celui qu'elle aimait.

. . . . . .

Dans l'étroit jardin où s'épanouissaient d'éclatantes corolles, non point des fleurs de luxe soignées par un jardinier attitré, mais tout une exubérante floraison de grands lys aux allures aristocratiques, de marguerites, étoiles d'argent autour de leur petit coeur doré, de phlox, de réséda et d'oeillets, dont les divers parfums se mélangeaient de façon à composer une seule et enivrante odeur, Ginette, encore languissante, étendue sur une chaise-longue, jouissait presque animalement du repos et de la bienfaisante tiédeur du soleil...

Des fusains, plantés en demi cercle, l'isolaient complètement de la rue dont on devinait la présence à travers la grille qu'une glycine géante couronnait de mauve et de vert délicat.

Un coup de sonnette ne tira même pas la jeune fille de son engourdissement. A cette heure, qui pouvait venir les visiter, si ce n'est un fournisseur, ou bien le facteur portant le journal quotidien ?

Cependant, un bruit de voix qui lui parvint, la fit tressaillir car ce timbre masculin éveillait en son être un émouvant souvenir.

Et le petit coeur de Ginette se mit à battre si fort qu'elle dut le comprimer à deux mains. Les yeux clos, elle n'osait bouger, craignant d'être brutalement arrachée à son rêve.

— Ginette, des visites pour toi.

Précédées par Mme Lesdenay, deux dames élégantes s'avançaient vers le modeste bosquet et, à leur suite — c'est à peine si elle en croyait ses regards — la jeune fille distinguait la svelte stature de Charles Deligny, son fin et intelligent visage, sa bouche qui lui souriait avec tendresse.

Ce fut lui qui procéda aux présentations.

— Mademoiselle Ginette, voici ma mère et ma soeur qui ont, à toute force, voulu faire votre connaissance. J'avais déjà annoncé ma visite à Madame votre mère, mais à ce moment, je n'osais espérer...

Il tourna vers Mme Deligny un regard chargé d'affectueuse gratitude. Avec une grâce charmante, la mère du jeune avocat tendit la main à la jeune fille que l'émotion trop forte immobilisait.

— Mon fils, Mademoiselle, m'a fait de vous un tel éloge, que j'ai tenu à vous connaître. Dès ce premier regard, je dois avouer que vous êtes charmante. Allons, avez-vous oublié le mauvais rêve qui s'est achevé sous notre toit ?

— Puis-je l'oublier, Madame, quand je ne cesse de me reprocher une légèreté qui a eu de si terribles conséquences ?

— De si terribles conséquences ? sourit Madame Deligny, je croyais tout aplani, au contraire. Mon fils en avait reçu l'assurance du Juge d'instruction...

— Mais il y a aussi ma place perdue, cette place dont j'avais besoin pour vivre et pour aider ma chère maman.

Le sourire s'accentua, cependant que Mlle Angèle lançait, du côté de son frère, une oeillade malicieuse.

— Chère Mademoiselle Ginette, murmura-t-elle à l'oreille de la jeune fille après l'avoir embrassé sur les deux joues, ne vous tourmentez pas au sujet de cette situation perdue. J'ai dans l'idée que celle de votre mari sera assez brillante pour que vous n'ayiez jamais plus à chercher une place.

— Mon mari ? répéta la jeune fille, encore incompréhensive. Mais ses yeux rencontrèrent ceux de Charles et ce

qu'elle crut y lire mit le comble à son émotion.

Ses longs cils s'abaissèrent doucement comme si elle avait espéré, grâce à cette fragile barrière, cacher ses propres sentiments.

A son tour, l'avocat s'était rapproché. Il avait pris la main de Mlle Lesdenay et la conservait prisonnière entre les siennes.

— Ginette, ma chérie, si vous saviez comme j'ai pensé à vous !

Il n'en dit pas davantage. Des pas s'éloignaient, faisant crisser le sable de la petite allée. A la suite de Mme Lesdenay à laquelle elle avait fait un signe, Madame Deligny, discrètement, avait voulu ce tête-à-tête.

Depuis quelques jours déjà, Charles, désolé du départ brusqué de sa protégée, avait réalisé la nature du sentiment qui s'était emparé de lui.

— Je n'épouserai pas Ginette contre votre désir, ma mère, mais, si vous faites obstacle à mon bonheur, je ne me marierai jamais.

Roberte Deligny était une mère tendre et compréhensive. Et puis, elle avait toute confiance en son grand garçon et se disait qu'il n'avait pu s'éprendre d'un objet indigne. Dès son premier contact avec la jeune fille, elle aussi avait été conquise.

Maintenant, Charles s'était encore rapproché de Ginette. Si proche que son souffle effleurait la joue empourprée. Il n'eut qu'un tout petit geste à faire pour l'attirer sur sa poitrine. Ebloui, elle s'abandonnait. Elle avait enfin compris et ce fut en lui tendant ses lèvres qu'elle lui confirma ce qu'il savait déjà : c'est-à-dire qu'elle était sienne pour toute la vie.

ROGER DELVART

350e ANNIVERSAIRE

[*Suite de la page 9*]

On peut d'ailleurs en juger par les sous-titres que Gérard Morisset a donnés à chacune des émissions de la série : le 2 juin, il nous parlait de *l'Age héroïque ;* le 9, de *la Nouvelle-France ;* le 16, *d'Après la tourmente ;* le 23, de *l'Age d'or de l'artisanat ;* le 30, de *la Vieille Capitale* ou *la Forteresse ;* le 7 juillet, il nous entretiendra de *l'Ere romantique ;* le 14, des *Oeuvres d'art du XIXe siècle* et enfin, le 21, de *Québec au XXe siècle.*

Les téléspectateurs se rendront compte, au cours de cette série, que la devise de Samuel de Champlain a été appliquée à la lettre depuis 1608.

Dans notre numéro de juin, nous avons signalé à nos lecteurs que les *westerns* prenaient une très réelle importance parce que maintenant de grands acteurs les interprétaient. GLENN FORD et SHIRLEY MAC LAINE nous en apportent un nouvel exemple avec *The Sheepman.*

CHRISTINE CARRERE

[*Suite de la page 5*]

LA TRES FEMININE CHRISTINE

den, Montgomery- Clift, Gérard Philippe, Jean Gabin, Fernandel (avec qui elle joua « Don Juan »), Philippe Nicaud, Marilyn Monroe, Audrey Hepburn, Vivien Leigh, Danielle Darieux, Michèle Morgan, Greer Garson, Anna Magnani, Sophia Loren. Ses préférences musicales : Liszt, Brahms, Debussy, Beethoven, George Gershwin, Glenn Miller, Louis Armstrong, Crosby, Sinatra, Pat Boone, ses chanteurs favoris.

Excellente nageuse, elle fait aussi de l'équitation ; préfère le bleu et le blanc pour sa lingerie ; souffre si toutes les fenêtres ne sont pas ouvertes la nuit. Elle déjeune d'un croissant, se limite aux viandes grillées, légumes et fruits frais, le midi et le soir, afin de conserver sa ligne.

« Dois-je ajouter que je suis superstitieuse ? » ...

« Eh bien oui, j'ai horreur du chiffre 13. Je me garde bien de marcher sous une échelle, et je n'ouvrirais jamais une ombrelle dans la maison, car cela est terriblement dangereux. Aussi j'étouffe dans les ascenseurs... »

Il faut prendre les escaliers mobiles...

« Ma grande ambition, vous le devinez, c'est de devenir une bonne actrice, une grande étoile, puis de me marier et d'élever une famille ». Elle ne souffle mot sur la rumeur de fiançailles avec Philippe Nicaud.

En interrompant ce gracieux babil, j'ai l'impression que Christine Carrère, désire surtout le succès de son rôle dans "A Certain Smile", et qu'elle obtiendra.

Un film américain

THE NUN'S STORY

Ce film pathétique n'est pas l'adaptation d'un roman mais d'un récit fait par une infirmière belge laïque à l'une de ses compagnes, Kathryn Hulme. Il a été traduit en français sous le titre : *Au risque de se perdre.*

L'héroïne habite Bruges et se nomme Gabrielle (Audrey Hepburn). Au grand regret d'un père qu'elle chérit, le docteur Van Der Mal, Gabrielle se décide à entrer au couvent.

Quand son noviciat sera terminé, celle qui s'appellera désormais Soeur St-Luc confesse à sa supérieure, Mère Emmanuel, que son plus ardent désir est d'étudier pour être infirmière et de devenir ensuite missionnaire au Congo Belge où sa communauté dirige un hôpital. La supérieure approuve ce généreux projet de la jeune religieuse et l'envoie étudier à une école de médecine spécialisée à Amsterdam.

On l'accompagne alors durant son stage universitaire où elle connaît de brillants succès, trop brillants pour le goût des autres étudiantes, car si on ne tarde pas à deviner que la fille du docteur Van Der Mal n'a pas une très solide vocation religieuse, on est vite convaincu qu'elle sera une excellente infirmière.

Ses études terminées, Soeur St-Luc est envoyée, non pas au Congo comme elle le souhaitait mais à Bruxelles, dans une clinique pour malades mentaux.

Le Congo viendra plus tard. Il lui apportera les dures épreuves qui attendent les religieuses missionnaires, surtout quand au lieu d'être laissée à ses charitables initiatives, Soeur St-Luc doit restreindre son zèle pour se conformer à une discipline sévère.

Après plusieurs années d'un travail épuisant, la religieuse est renvoyée dans son pays pour y accompagner un grand malade. Dès son retour en Belgique, elle apprend que son père a été tué par les Allemands alors qu'il prodiguait ses soins à des blessés. Le coeur meurtri et plein de rancune à l'égard des ennemis de sa patrie, Soeur St-Luc se fait relever de ses voeux par l'autorité ecclésiastique et quitte le couvent.

AUDREY HEPBURN, touchante interprète d'un admirable récit emprunté à KATHRYN HULME.

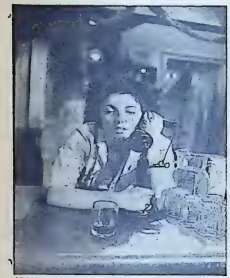
Deux religieuses : AUDREY HEPBURN et PEGGY ASHCROFT, missionnaires au Congo Belge.

Depuis la fin de la guerre, elle vit aux Etats-Unis où elle exerce avec succès sa profession d'infirmière.

En dépit du talent incontestable d'Audrey Hepburn, les lecteurs du livre se demandent avec inquiétude si le cinéma peut réussir à mettre en images pareille étude de caractère...

Léopold Massiéra vous présente:

JEAN COLLINS



JOAN COLLINS, vedette du film *The Wayward Bus*, présenté en France sous le titre : *Les Naufragés de l'autocar*.

Avec deux rôles interprétés de façon magnifique, la jolie Anglaise Joan Collins a gagné ses galons de grande comédienne.

Le premier de ces rôles est son personnage d'Alice dans *Les Naufragés de l'Autocar*, un CinemaScope réalisé par Victor Vicas, d'après le chef-d'oeuvre de John Steinbeck, avec Jayne Mansfield, Dan Dailey et Rick Jason.

Face à la provocante beauté de Jayne Mansfield, Joan Collins a su avec habileté tirer son épingle du jeu.

Son deuxième rôle est sa création dans *Espionnage à Tokyo*, une réalisation de Richard L. Breen, également pour le compte de la 20e Century Fox, avec Robert Wagner et Edmond O'Brien. Joan Collins y incarne « Tina », une délicieuse secrétaire américaine installée dans la capitale nippone et qui se trouve mêlée à une action particulièrement délicate et dangereuse.

Les Américains se souviennent encore de l'arrivée de Joan Collins à l'aéroport de Los Angeles et de son enthousiasme qu'elle ne put maîtriser.

En effet, elle accueillit les journalistes par cette déclaration :

—Quelle ville épatante et formidable !

Joan Collins était réellement émerveillée, comme une gracieuse jeune fille qui découvre subitement une cité qu'elle croyait chimérique.

C'est cette juvénile candeur qui a attiré sur elle l'attention des talents-scouts de la 20th Century Fox, installée en Grande-Bretagne.

Joan Collins a vu le jour à Londres, le 23 mai 1933.

Dès son enfance, elle se trouva mêlée à l'ambiance du spectacle par son père, Will Collins, un important impresario de music-hall.

Pourtant, tous les membres de sa famille, dont la plupart étaient des artistes, ne virent pas d'un oeil favorable la fervente passion que la petite Joan éprouvait pour leur beau métier.

Ils auraient voulu faire d'elle autre chose qu'une artiste, sans se rendre compte qu'elle avait ça dans le sang et qu'ils en étaient un peu responsables.

De 1939 à 1949, Joan Collins fit ses études et, à cause de la guerre, elle changea souvent d'établissement. C'est ainsi qu'elle fut successivement l'élève des écoles de France, Hollande, Cone-Ripman, St. Winifred's, Aida Foster et Camedon House.

Quand elle évoque la partie de sa vie marquée par la guerre, Joan Collins est encore effrayée de tous les périples qu'on lui fit accomplir pour la mener « où les bombes ne tombaient pas ».

Les hostilités terminées, Joan Collins, qui persévérait dans son désir de devenir comédienne, se fit inscrire aux cours de l'Ecole d'Art Dramatique de Londres (Royal Academy of Dramatic Art).

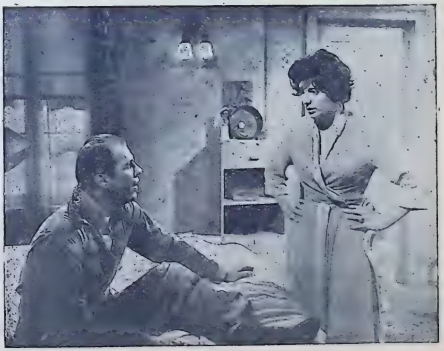
Pour ses premiers rôles, elle joua des délinquantes juvéniles aussi bien sur scène que sur l'écran.

Elle put faire ses débuts au cinéma, grâce à sa merveilleuse plastique. En effet, Joan Collins occupait ses loisirs à poser pour des photographes et c'est ainsi qu'elle fut remarquée.

A cette époque, on recherchait une jolie fille pour tenir le rôle principal dans *Lady Godiva Rides Again*. Sa photo fut présentée aux producteurs. On lui fit faire des essais, mais Joan Collins ne put obtenir le rôle principal. Néanmoins, on lui confia un petit rôle.

Ce simple passage sur l'écran magique lui servit de tremplin et Joan Col-

[*Lire la suite page* 33]



RICK JASON et JOAN COLLINS dans une scène dramatique du même film.

MARTINE CAROL photographiée dans les jardins du Généralife, ancien palais des rois maures à Grenade, alors qu'elle tournait en Espagne, *Action of the Tiger*.

Les vedettes nous disent:

ARLENE DAHL

Non seulement les fleurs et les plantes embellissent une pièce, mais elles contribuent à la santé de toute la famille; ceci grâce à l'humidité qui se répand dans l'air lorsque vous les arrosez. Cette humidité est aussi salutaire aux meubles, aux tapis, draperies et tentures, en général à tous les objets contenant des textiles.

GINA LOLLOBRIGIDA

« A mon avis, une actrice connaît mieux que personne la coiffure qui lui convient. Elle peut consulter des experts en la matière et considérer leurs suggestions, mais la décision finale doit être entre ses mains ».

ROSALIND RUSSELL

Pour être vraiment élégante, il faut savoir observer et analyser les toilettes des autres. Ne jamais surcharger une robe ce qui en gâte la ligne et rompt l'harmonie. Pour corriger votre démarche, exercez-vous à marcher devant une glace.

SOPHIA LOREN

Cette vedette pense que si une actrice doit se torturer pour perdre quelques livres, elle ferait aussi bien d'y renoncer. Il est préférable de suivre un régime alimentaire raisonnable, comprenant beaucoup de légumes. Eviter l'alcool et la fumée et, surtout, se réserver de longues heures de sommeil après une longue journée de travail, de dépression ou de crises nerveuses.

PASCALE AUDRET

Une actrice de la scène ou de l'écran doit toujours prendre des leçons de chant, même si elle n'a pas de voix. C'est une façon d'apprendre à bien respirer, à se bien tenir et à remplir ses poumons d'oxygène, ce qui contribue à la vitalité de toute sa personne.

DORIS DAY

L'individualité est d'une grande importance pour l'actrice qui veut devenir une étoile. Imiter les gestes et les attitudes d'une rivale n'aide pas à atteindre ce but. La jeune débutante qui se considère d'apparence insignifiante, sera jugée ainsi par le public; elle doit au contraire s'appliquer à faire ressortir son élégance naturelle.

BRIGITTE AUBER

La danse est un exercice nécessaire pour cultiver le maintien, la taille et la santé d'une actrice. Il faut de la volonté, de la persévérance et aussi beaucoup de souplesse de caractère pour se prêter à une grande diversité de rôles.

JEAN SEBERG

Les vagues de chaleur tendent des pièges pernicieux à votre beauté. Elles flétrissent votre visage et s'attaquent à votre peau. Prenez des mesures appropriées contre ces attaques. J'ai toujours réussi à me prémunir grâce aux cinq recettes que voici: bien respirer, aérer sa peau, manger des crudités, protéger sa tête, rester forts. On doit penser à ses poumons. Ne cherchez pas une fausse fraîcheur en fermant toutes vos fenêtres. Le remède serait pire que le mal. Air chaud vaut mieux qu'air confiné.

BLANCHETTE BRUNOY

Si vous allez au bord de la mer, ramassez des algues, faites-les sécher à l'ombre puis, une fois sèches, brisez-les en petits morceaux et conservez-les dans des sacs de vieille toile que vous fermez hermétiquement. Quand, au soir d'une journée fatigante, vous voulez prendre un bain fortifiant, placez un sac dans un fond d'eau bouillante, attendez cinq minutes, puis achevez de remplir la baignoire. Vous serez prête, après ce bain, à repartir pour une longue soirée.

ARLENE DAHL aime les fleurs et apprécie leurs qualités salutaires, car, pour elle, plantes et fleurs ne sont pas seulement des parures.

TELS QU'ILS SONT...

[*Suite de la page 6*]

Ce pourquoi James Stewart se montre le plus sévère envers ses enfants, ce sont les vantardises, surtout quand elles ont pour objet la fortune ou la célébrité de leur père.

Les deux fils de William Holden et David, fils d'Alan Ladd, suivent les cours d'une académie militaire. La petite Valerie, fille de Clint Walker et les trois enfants de Jane Withers vont à l'école primaire de North Hollywood et à celle de Chatsworth.

Ambitions : Quand un projet de film important se dessine sur l'horizon de Hollywood, il est évident que bien des convoitises s'éveillent et que nombreux sont les candidats qui affirment qu'il y a là justement un rôle — presque toujours de premier plan — qui semble avoir été fait sur mesure pour eux. Malheureusement, les cinéastes ne sont pas souvent du même avis, et pour un élu qui se déclare satisfait, ils font au moins dix mécontents.

Il est bien rare, en effet, qu'un artiste dramatique ne nourrisse pas une secrète ambition, un désir inavoué d'incarner tel personnage historique célèbre, tel héros de roman fameux. Heureusement pour les curieux que nous sommes, il lui arrive, un jour ou l'autre, d'en faire la confidence à un journaliste indiscret par profession.

C'est ainsi que nous avons appris que Alan Ladd rêve de jouer Buffalo Bill, tandis que Tab Hunter souhaite d'incarner un jour l'artiste qu'il admire entre tous : Léonard de Vinci.

Susan Hayward est persuadée qu'elle serait une Juliette admirable. L'objection de l'âge n'en est pas une pour elle car elle affirme qu'une adolescente serait incapable de remplir un rôle fait de nuances et de subtilité.

James Stewart qui, comme chacun sait, est un aviateur de grande classe, est l'un des privilégiés qui ont eu l'occasion de réaliser sa plus chère ambition : faire revivre à l'écran l'épopée de Charles Lindbergh à bord de son célèbre avion, *The Spirit of St. Louis*.

Quand PIPER LAURIE va rendre visite à de petits orphelins coréens, elle se fait toujours accompagner par Kelly, le chien qui était son partenaire dans le film *Kelly and Me*.

CKAC, UNE COLONIE...

[*Suite de la page* 8]

ciés se donnent rendez-vous à R.S.V.P. pour réaliser une émission à la fois intéressante et agréable.

A CKAC

Comme ce programme est diffusé directement des studios de Montréal, chaque jour, le personnel préposé aux différents secteurs de l'administration du poste voit arriver, aux environs de trois heures, l'animatrice en quête de son courrier. A chacun, un amical bonjour et un sourire indiquent qu'elle est heureuse de se retrouver dans son domaine de prédilection. En retour, CKAC est content de l'accueillir au bénéfice des milliers d'auditrices qui, dans quelques instants, seront à l'écoute pour entendre une de leurs émissions préférées.

En terminant, il faut ajouter que depuis le milieu de mars dernier, alors que la puissance de CKAC fut portée à 50,000 watts, plus nombreux encore sont les témoignages d'appréciation qui parviennent à l'adresse de R.S.V.P. Ces lettres, jointes à celles du volumineux courrier régulier, font que Béatrice Picard se dirige vers le studio d'un pas pressé, les bras chargés de missives qui témoignent de la reconnaissance et de l'intérêt de ses fidèles auditrices.

JOAN COLLINS

[*Suite de la page* 29]

lins se vit engager pour de nombreux films, dont un pour le compte du célèbre producteur britannique J. Arthur Rank.

Elle fut une des starlettes de choc lancées par les Anglais contre l'offensive menée par les beautés transalpines.

En 1951, on la vit dans *Woman's Angle, Judgment Defered* et *I Believe In You* avec Celia Johnson.

L'année suivante, elle partit en Espagne tourner *Decameron Nights*. A son retour dans la capitale anglaise, elle parut dans *The Slasher* et *Tournez la clef doucement* où elle incarna une fille perdue, Stella, auprès de Glyn Houston, Yvonne Mitchell et Terence Morban.

On la considérait surtout comme une très aguichante « pin-up girl », sans se rendre vraiment compte de ses dons certains de comédienne.

Le 23 mai 1952, elle épousa le jeune acteur britannique Maxwell Reed.

En 1955, elle fut de la distribution de *The Square Ring* (en compagnie de son mari), *Our Girl Friday* et *Les bons meurent jeunes*, un suspense habilement mené par Levis Gilbert, avec Laurence Harvey, Richard Basehart et John Ireland.

En 1954, elle divorça et fut la vedette de *La Terre des Pharaons*, son premier grand film aéricain (mais tourné en Italie), une réalisation en CinemaScope et en couleurs de Howard Hawks avec Jack Hawkins dans le rôle du pharaon, Dewey Martin, Alexis Minotis, Sydney Chaplin et Kerima.

Dans cette superproduction, qui évoquait la construction de la grande pyramide d'Egypte, Joan Collins prêta sa troublante beauté au personnage de la princesse Nellifer dont le charme, selon la légende, fut fatal à tous ceux qui l'approchèrent et dont l'ambition s'avéra immense.

En 1958, Joan Collins fut la belle (malgré la mode revêche imposée par les vêtements de l'époque) rivale de Bette Davis, pour le séduisant Richard Todd, dans une évocation de l'histoire de la reine d'Angleterre Elisabeth Tudor.

Cette fresque historique réalisée par Henry Koster confirma que non seulement Joan Collins était jolie, mais qu'elle jouait la comédie à la perfection.

La même année, elle fut la délicieuse partenaire de Ray Milland et Farley Granger dans un film très prenant : *Une fille dans la balançoire* de Richard Fleischer.

Ce drame est l'adaptation cinématographique d'une « histoire vraie » qui a passionné toute l'Amérique au début du siècle.

Sa création plaça Joan Collins aux premiers rangs des vedettes du VIIe Art.

En 1956, avec *Une Ile au Soleil* de Robert Rossen, Joan Collins se trouva dans l'ambiance du calypso, une danse dont elle raffole, en compagnie de James Mason, Joan Fontaine, Harry Belafonte, Dorothy Dandridge et Michael Rennie.

En 1957, Joan Collins a été la vedette d'un autre CinemaScope : *L'Epouse de la Mer*, encore inédit dans les pays de langue française.

Parmi ses projets pour 1958, figure un puissant CinemaScope : *Tigrero*.

Joan Collins adore le be-bop et le rock'n'roll. D'ailleurs, elle possède une très belle collection de disques de jazz.

Sous un physique romantique à souhait, Joan Collins dissimule une âme enfantine et droite. Elle est très espiègle.

En tout cas, elle a su allier la beauté au talent et devenir ainsi une des plus ravissantes comédiennes du moment.

JOHANNE WOODWARD

Il y a des milliers d'années que les femmes ont reconnu les vertus du lait pour nourrir, soigner et embellir la peau. Pour conserver le teint lisse et frais, lotionnez-vous matin et soir au lait frais, avec un petit morceau de toile fine. Employez la crème de lait en masque, additionnée de jus de citron, pour éclaircir le teint et calmer les brûlures des coups de soleil.

Mise en garde

Gina Lollobrigida, on le savait déjà, ne manque pas de défense. Présentant son film *La Belle des Belles* aux new-yorkais, elle a tenu à prouver qu'elle n'y avait pas été doublée dans la célèbre scène du duel. Gina pourtant a refusé de cacher son visage sous le masque traditionnel. Coquetterie contre laquelle son adversaire James Castello l'a aussitôt mise en garde...

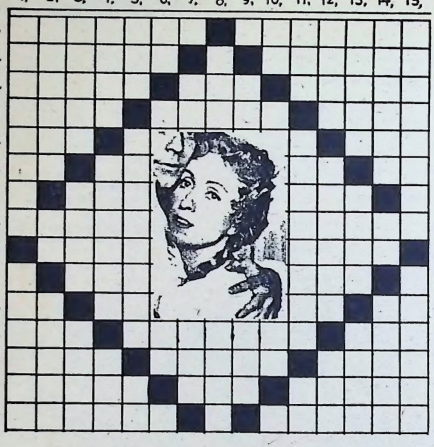
AUDREY HEPBURN

Les femmes, qui ont le gosier plus étroit que les hommes, sont plus sensibles au tabac. La gorge des grandes fumeuses est congestionnée en permanence. La voix s'enroue et se voile. Une seule solution à ce problème : ne pas fumer plus de quatre ou cinq cigarettes par jour. Prenez cette résolution devant témoins, cela vous aidera à la tenir...

Etoile consciencieuse

Audrey Hepburn, qui a tourné à Rome, un film sur la vie des religieuses, avait étudié le latin depuis juin dernier, afin de pouvoir joué « vrai » ; d'autre part, elle a observé le comportement des nonnes qui travaillent comme infirmières dans les salles d'opération des hôpitaux. La moitié des femmes aristocrates de la capitale italienne avaient posé leur candidature pour figurer les religieuses. Audrey Hepburn elle-même est la fille d'une baronne hollandaise.

LES MOTS CROISES DU "FILM"



HORIZONTALEMENT

1—Apprivoisé, en parlant d'un oiseau de proie. — Genre de fougères abondantes sur les murs.

2—Pays natal de notre vedette. — Genre de caryophyllacées, très répandues dans les bois.

3—Perçal. — Douleur physique. — Compositeur français, né à Ciboure, auteur de *Ma mère l'Oye*.

4—Se trouvent au milieu des eaux. — Cour dallée d'une maison. — Celle qui donne des soins maternels (fig.).

5—Sans surcharge. — Nom vulgaire du thymus du veau.

6—Alterre Royale (abr.). — Pâtisserie qui donne plus de force à l'affirmation. — Abréviation de *ampère-heure*. — Conjonction.

7—Fils de Jacob. — Roue à gorge d'une poulie.

8—Substance gommo-résineuse. — Premier estomac des ruminants.

9—Epouse de saint Joachim. — Messagère des dieux, changée par Junon en arc-en-ciel.

10—Semblable. — Saison.

11—Carte à jouer. — Article espagnol. — Usages. — Symbole chimique du *baryum*.

12—Cheval de taille moyenne à l'encolure épaisse et courte. — Couvert d'écume. — Juridiction.

13—Chef-lieu d'arrondissement (Haute-Saône). — La partie antérieure d'un objet. — Sens par lequel on discerne les saveurs.

14—Mousse blanchâtre qui se forme sur un liquide. — Genre de légumineuses. — Corps dur et brillant qui se forme dans l'intérieur des coquillages.

15—Livre contenant les cérémonies du service divin. — Sujet à la mort.

VERTICALEMENT

1—Purification des métaux. — Conclure à la hâte.

2—Toucher légèrement en passant. — En cet endroit. — Soin accompagné d'inquiétude.

3—Ecrivain et moraliste français, né à Bourg. — Découpure saillante. — Qui n'est pas façonné.

4—Nom scientifique du genre canard. — Qui est en enfer. — Troublé.

5—En ce lieu-ci. — Prénom de notre vedette. — Voyelles jumelles.

6—Equerre. — Symbole chimique du *calcium*.

7—Qui est à moi. — Pommade de blanc de plomb.

8—Rongeur. — La quatrième des grandes planètes.

9—Mesure itinéraire chinoise. — Ville d'Autriche.

10—En les. — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste.

11—Art de lancer. — Nom de notre vedette. — Fleuve d'Italie.

12—Ancien Etat voisin de la Chaldée. — Choes, cahots. — Pic des Pyrénées.

13—Dire des choses déraisonnables. — Avec qui on est lié d'une affection réciproque. — Robuste, vigoureux.

14—Grande ignorance. — Du verbe *être*. — Corps sphérique.

15—Religieux d'un ordre fondé en 1251 par Pierre Angélerier. — Association de producteurs contre surproduction et mévente.

Choses et autres

Optimisme

Une jolie Italienne fait compliment à Hemingway de son inaltérable bonne humeur et s'entend répondre : — J'ai toujours pensé que la gaieté est une forme de courage.

Malice

Georges Simenon, dont on vient de tourner *Maigret tend un piège*, disait un jour à Jean Cocteau : — Passé quarante ans, un écrivain n'a plus rien à dire. — Heureusement, fit Cocteau, nous avons appris comment nous pouvions le redire.

Jeune débutante

Anne Lockhart Maloney, la fille de l'actrice Anne Lockhart, n'a que quatre ans, mais elle va débuter dans un documentaire intitulé : *Tumbleweed*, et adapté d'un texte de James Lebenthal, le correspondant du magazine *Life*, à Hollywood.

ARLENE DAHL

Du temps de nos mères, les salons étaient surchargés de meubles et de tentures qui en rendaient l'atmosphère étouffante. Le goût moderne a changé tout cela, mais donne souvent une impression de froideur qui intimide le visiteur. Il est bon de placer des vases de fleurs sur les tables et les consoles et de rendre ainsi la pièce plus accueillante.

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.
1.	F	A	I	S	A	N	■	B	■	M	A	Z	O	U	Y
2.	A	L	L	A	N	■	M	I	A	■	N	U	R	S	E
3.	T	A	L	C	■	M	I	L	L	S	■	T	E	S	T
4.	A	V	E	■	S	E	L	L	I	E	R	■	E	A	U
5.	L	A	■	M	E	■	■	■	■	■	■	E	S	■	T	E
6.	E	■	T	O	P	■	■	■	■	■	■	S	E	M	■	S
7.	■	P	A	R	T	■	■	■	■	■	■	T	R	I	N	■
8.	V	A	L	S	E	■	■	■	■	■	■	I	P	S	U	S
9.	■	S	O	I	N	■	■	■	■	■	■	T	E	T	E	■
10.	F	■	N	O	N	■	■	■	■	■	■	U	N	I	■	T
11.	R	A	■	N	A	■	■	■	■	■	■	E	T	■	C	R
12.	O	V	E	■	L	A	U	R	I	E	R	■	T	H	E	■
13.	N	O	Y	A	■	I	L	O	T	S	■	B	R	A	N	■
14.	D	I	O	N	E	■	M	I	E	■	F	R	O	N	T	■
15.	E	R	N	E	S	T	■	S	■	G	O	U	T	T	E	■

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

Les robes fraiches

2568 — Robe d'une pièce pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 4 v. en 35″ ou 36″, 3⅞ en 41″ ou 42″, 3¾ en 44″ ou 45″. Prix : 50¢.

2576 — Robe pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 14 : 3 v. en 35″ ou 36″, 2⅝ en 41″ ou 42″, 2⅛ en 44″ ou 45″, 1⅞ en 54″. Prix : 50¢.

CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Simplicity Patterns Limited, 74, Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U. S. A.

Un ensemble parfait

LE SAMEDI

intéressera toute la famille. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles illustrés.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par *ses nombreux conseils* la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire *ses articles* autour de vous.

LE FILM

- Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

Au service de la famille, les magazines canadiens qui enrichissent la conversation

Remplissez [illegible]
d'abonnement à

M J J ASSELIN
5818 DELORIMIER
MTL 35
AV 30-[illegible]69493